

7. LES GENS ET LES TEMPS

Témoignages

Ovila Henri:

Les premiers villageois venaient de Casselman, les Brûlé de Manotick, et mon père, Maxime Henri, venait de Cyrville et sa femme, Alma Fleury, de Ste-Cécile de Masham. Elle était partie de là pour venir à Ottawa travailler chez les Bourguignon de la rue Booth, qui tenaient magasin. Maxime et Alma se sont rencontrés et mariés en 1910 dans la paroisse St-Jean-Baptiste.

Chez-nous, tout se faisait sur le poêle que l'on chauffait au bois l'été, et au charbon l'hiver. Le bois, acheté de Arvisais à Hull, arrivait en forme de *slabs* en longueur de quatre pieds et il fallait le couper et le corder. J'ai encore le *bucksaw* dont se servait le père. Chaque jour les cendres étaient sassées et tout ce qui était encore bon était mis de côté pour le brûler de nouveau. Rien n'était perdu. Ma mère ramassait les copeaux près de la pile de bois dans un petit panier pour allumer le poêle. Pour un bain, on faisait chauffer l'eau sur le poêle, puis on emplissait la cuve.

La glacière dans la cuisine pouvait contenir deux morceaux de glace. Souvent les enfants allaient avec leur petite *waguine* à la grosse glacière de l'oncle Léon pour ramasser les morceaux de glace cassée. Puis on ramassait l'eau de la glacière pour la mettre dans le baril d'eau douce. L'été on cueillait la pluie dans le baril pour fournir l'eau douce pour le lavage et l'hiver on faisait fondre de la glace ou de la neige dans le baril dans le coin de la cuisine. Les toilettes et la pompe étaient dehors, mais il fallait aller chercher l'eau pour boire dans le puits de M. Norman Lecuyer, à deux portes de la maison.

Aussi loin que je puisse me souvenir, on avait la lumière électrique chez-nous. Le radio ne vint que plus tard. On n'avait que le petit pouvoir. Il a fallu changer au gros pour les *toasters* et les gros appareils. Avant ça, les *toasts* se faisaient sur un grand gril sur le poêle, qui étaient de bien meilleures *toasts* qu'à présent. Il y avait peu de téléphones dans le village, et au besoin on se servait de celui des

voisins. Dans le cas de feu, il n'y avait pas grand'chose à faire, il n'y avait pas de pompiers. Le Dr. McPherson, au coin de Bank et Belmont, faisait des visites à la maison à n'importe quelle heure du jour et de la nuit. On achetait les épiceries en plus grosse quantité qu'aujourd'hui. Le sucre et la farine au 100 livres, et les patates au sac. Il n'y avait pas de fruits excepté les bananes que l'on achetait à la tresse pour 75 cents. Les bananes se vendaient aussi à la douzaine et non à la livre comme aujourd'hui. L'été on allait chercher les légumes aux Rideau Gardens à l'autre bout de la route qui s'appelle maintenant avenue Riverdale, à Ottawa sud.

* * *

Edgar Brûlé:

Il y avait deux *brickyards* à Ottawa Est. Avant d'arriver au terrain des Pères, il y avait un grand trou où on faisait de la brique. Ça s'appelait Brantwood. Il y en avait une autre sur l'avenue Lees, avant d'arriver à l'avenue Hawthorne, qui appartenait aux O'Dell Brothers. C'était vers les années 1910. Là, la compagnie Brûlé a eu un contrat pour remplir ces trous, qui a duré un bon trois ans. On emplissait avec des *scrapers*, ils y avait une dizaine de *teams* de chevaux qui se suivaient, et des gars, dont un était Edgar Morin, qui chargeaient ça. On n'arrêtait jamais, de 7 heures du matin à midi, excepté pour faire boire les chevaux vers 10 heures, dans une grande auge qu'on emplissait. Mon cousin, Jos Lecompte, était boss et il allouait 5 minutes pour chaque cheval. À la gang, on perdait une heure juste là. Après-midi, on continuait jusqu'à 6 heures du soir. On travaillait six jours par semaine. Un homme et une team avait \$4.00 par jour, un homme seul avait \$1.00 pour une journée de 10 heures. De nos jours, on ne livre pas les journaux pour ce salaire-là.

Il n'y avait pas de téléphone jusqu'au temps où la compagnie Brûlé a commencé en affaire. On s'éclairait avec des lampes à l'huile et des fanaux, et on chauffait les poêles à bois. Les garçons devaient scier et couper du bois tous les soirs pour le lendemain afin de tenir la maison chaude.

Quand l'aviateur Charles Lindbergh est venu à Ottawa en juillet 1927, c'est mon père, Edouard Brûlé, qui avait la job d'égaliser le terrain d'atterrissage à Uplands. Ce n'était rien de plus qu'un champs d'herbes avec des trous ici et là. On a travaillé là un mois pour égaliser le terrain, à partir d'où se trouvait la bâtisse du Ministère du Transport en bas. Ce n'était pas aussi grand qu'aujourd'hui parce qu'il y avait des habitants de Bowesville plus loin. En haut où les spectateurs devaient être, on avait mis des cables. Dans ce temps-là, j'avais un petit *truck* d'une tonne. J'avais ramassé tous les jeunes du village, les Sabourin et toute la gang, pour venir voir Lindbergh. Le monde venait de partout. Il y avait des automobiles dans ce temps-là, et ça commençait à s'enligner au pont Billings et tout le long du chemin Bowesville. Nous, nous étions arrivés bien avant ça. On l'attendait vers midi. Il y avait un général, le Général Sam Hughes.

Toujours qu'on les a vus venir. Il y avait 40 avions qui accompagnaient le «Spirit of St. Louis». Lindbergh était en avant. Ils ont fait le tour de la ville, au-dessus les édifices du Parlement et sont revenus. L'avion de Lindbergh avait rien qu'une aile, toutes les autres en avaient deux. Ils venaient de Selkirk, Michigan. C'a commencé à faire le tour. J'en ai vu un qui a frappé un autre. Ils étaient pas mal haut. Une aile a tombé juste en dehors du cable où était la foule. Celui-ci a sauté en parachute dans le champ. L'autre a comme tremblé avant de perdre son ballant, et il est tombé. Le pilote était tout en morceau. J'ai vu ça, j'étais là. J'avais à peu près 30 ans dans ce temps là.

Pour prendre un coup, il y avait un hôtel au coin des rues Bank et Riverdale qui appartenait aux Ryan. On pouvait acheter et apporter de la boisson à la maison. Il y avait un allemand qui demeurait pas loin d'ici. Sa mère était pas mal âgée et elle buvait du gin. Quand elle voulait qu'on aille faire sa commission, elle nous lâchait des cris: «Charlie! Charlie!» Alors moi et mon cousin, Eugène Brûlé, on était des petits gars dans ce temps-là, peut-être 12 ou 14 ans, on allait et elle nous donnait 25 sous pour le gin et 5 sous pour la commission. Pour le 25 sous elle avait une petite flasque de 10 onces. Mme Ryan nous connaissait et nous donnait le gin pour la dame. À Noël, on avait du «caribou», un mélange de *high wine* et de vin. Un 26 onces de *high wine* coûtait \$1.00.

Mon père, Edouard Brûlé, est mort en 1938 ou 39. On l'avait exposé dans la vieille maison. Mgr Myrand était venu prier au corps et il parlait d'Edouard, il l'avait connu. Ma mère est morte deux ans plus tard, un jour de Noël. Quand quelqu'un mourait, il était exposé dans la maison même, et tout le monde allait veiller au corps 24 heures par jour, pour trois jours. Toutes les femmes des voisins se mettaient ensemble et faisaient des gâteaux, des viandes et toutes sortes de manger, pour aider la famille en deuil. On allait jusqu'à Gloucester pour veiller au corps. La chambre mortuaire était toute noire, illuminée seulement par les cierges. On disait le chapelet à toutes les heures. Les hommes sortaient chacun leur tour pour prendre un petit coup. David Lecompte, qui avait vécu dans la vieille maison blanche sur la rue Hill et l'avait vendue, demeurait à Ottawa sud quand il est mort. On était à veiller au corps, et à toutes les heures son neveu, Tom Brûlé (conducteur de *hack*; pas de taxi dans ce temps-là, tout était aux chevaux) appelait les *boys* pour dire le chapelet. Finalement vers 1 h 30 du matin, il commençait à être tanné des chapelets, il nous dit: «On en a assez dit. S'il n'est pas allé au ciel avec ça, eh bien il ira à une autre place!»

On gardait notre manger dans des glacières à glace. On mettait aussi le beurre et le pain dans un chaudière attachée à un cable qu'on descendait dans le puit dehors. L'eau était toujours froide et ça gardait le manger frais.

On n'avait pas de radio excepté la petite boîte que j'avais faite. On mettait une petite broche qu'on touchait sur un crystal. On écoutait Jack Grace au Château Laurier. C'était le CNRO je crois, avant que CBO commence.

En été, on allait se baigner dans la rivière Rideau, dans «le trou». C'était une belle place dans ce temps-là. Le printemps quand l'eau montait, il y avait un pont en bois, en madriers, on guettait la carpe monter et il y en avait tellement qu'on poignait ça par poches. Il y avait aussi des maskinongés et de la perche.

* * *

Leo Sabourin:

Mon père, Philippe Sabourin, est entré dans le monde du travail comme télégraphiste à Barry's Bay, Ontario. Par la suite, il est venu travailler comme imprimeur pour la compagnie Lowe-Martin d'Ottawa. À un moment donné, il a servi les Gardes de Cérémonie du Gouverneur du Canada comme clairon.

Vers la fin des années 1930, Philippe a été nommé juge de paix. De nombreux gens venaient de partout pour signer des déclarations sous serment, etc. Il s'acquittait toujours de cette tâche gratuitement car les temps étaient durs et beaucoup de ces personnes se trouvaient sans sou. Il faisait toujours son possible pour ceux qui cherchaient de l'aide. À part de ses entreprises, il était agent du gouvernement libéral. Beaucoup de gens venaient à la maison cherchant de l'ouvrage, et quelqu'était leur religion ou leur couleur, il faisait ce qu'il pouvait pour leur trouver une job, soit à l'aéroport de Rockcliffe ou ailleurs.

Autour du temps de sa nomination comme juge de paix, il contracta une rare maladie des os et à la longue se trouva restreint à un fauteil roulant. Il a continué à travailler tant que sa santé lui a permis, mais finalement il a dû vendre son commerce et prendre sa retraite.

Comme *teenager* entre 1925 et 1929, j'étais livreur du quotidien Ottawa Citizen. Je desservais tout le village. J'avais à descendre la côte du chemin Metcalfe, puis continuer sur la rue Bank jusqu'au tramway sur l'avenue Grove où je prenais mon paquet de journaux, puis retournais au village pour les distribuer de porte en porte. En hiver, le noir, Dan Brown, avait toujours l'habitude de me dire: «Tu dois avoir froid, entre dans la maison.» J'entrais et m'asseyais à côté du poêle.

Plus tard, quand je travaillais en ville et j'avais l'auto, je me rappelle de la fois que j'ai aperçu Dan sur l'avenue Carling. Cette journée-là, ma soeur était assise en avant, et un voisin en arrière. J'ai arrêté pour embarquer Dan. Le prochain soir, ce voisin m'a demandé si j'allais encore embarquer le noir. J'ai répondu: «Peut-être». Sa réplique: «Eh bien. Laisse faire. Je prendrai le tramway.» Il ne voulait pas s'asseoir avec Dan dans la voiture! Dan était un bien gentil

garçon. Il travaillait pour la Commission des Routes Suburbaines. Il était très âgé quand il est mort. Je ne crois pas qu'il pratiquait la religion, mais quand il est décédé, le curé Pierre Bélanger a présidé à ses funérailles. Dan n'avait pas d'argent mais il avait beaucoup d'amis, et ils sont tous venus à son service. Je me rappelle que les marchands Greenberg étaient là.

Tout jeune, j'avais travaillé à temps partiel pour mon père à la glacière, et j'avais livré des journaux. Mais en 1929, quand j'ai commencé ma job permanente comme opérateur de presse à l'imprimerie Lowe-Martin, je n'avais plus de temps de travailler ailleurs. Je gagnais \$6.00 pour une semaine qui finissait à 1 heure le samedi après-midi. Vivant avec mes parents, tout en payant ma pension, je me comptais chanceux comparé à des hommes dans le village qui étaient mariés, avaient du loyer à payer, une famille à nourrir, et ne gagnaient pas plus que moi. Je n'ai jamais perdu une seule journée d'ouvrage. Tous les matins et soirs, et même quand il faisait 10 ou 15 degrés sous zéro, j'avais à marcher de la rue Beverley jusqu'à l'arrêt du petit-char au coin des rues Bank et Grove. Ça prenait à peu près 20 minutes. Chez nous, on a eu le premier téléphone dans le village, numéro 'Carling 48'. C'était vers 1919.

Après la fonte des neiges et les grosses pluies du printemps, la glace sur la rivière Rideau et le ruisseau Sawmill brisait, et le chemin Bowesville était tout couvert d'eau et de gros morceaux de glace. L'inondation s'étendait sur tout le terrain où se trouve maintenant le centre d'achat Billings Bridge, et allait jusqu'à la côte à Hog's Back. Nordic Circle aussi était inondé. On évite ça de nos jours en faisant sauter la glace avec de la dynamite.

* * *

Léo Henri:

En premier, le bureau de poste de Billings Bridge se trouvait dans le magasin Graburn, du côté ouest du chemin Metcalfe, là où est actuellement l'entrée du centre commercial. En 1924, le bureau est transféré à une maison plus près du pont. Cliff Cummings est l'agent, et à partir de 1933, c'est Hyacinthe Jodoin.

Un résident de la rue Hill, Dan Brown, était le seul noir dans le village. Il était venu des États-Unis, il n'avait pas de famille ici, et il travaillait pour le Ottawa Suburban Road Commission. C'était un ami intime de notre famille. Tous les jours de l'An nous l'invitions à prendre le souper chez nous. Il aimait danser. Le soir après sa journée de travail il s'en venait avec sa boîte à lunch et une quinzaine ou vingtaine d'enfants couraient le rencontrer et le suivait comme il avançait en dansant comme le Pied Piper, surtout sur la rue Beverley. Quand il est mort à l'âge de 74 ans, ce furent les garçons chez-nous qui furent porteurs. Il était tellement pauvre que la municipalité avait acheté le cercueil. Le cercueil n'avait pas de poignée, il fallait le tenir par dessous. Les funérailles ont eu lieu à l'église St-Thomas-d'Aquin. Dan était catholique, mais il n'allait pas à l'église parce qu'une famille avait déjà ri de lui. Cependant il a toujours fait ses prières et il portait sur lui une petite statue de la Ste Vierge.

En cas d'incendie, il n'y avait pas de pompiers. Alors on organisait une brigade de la rivière. Plus tard, quand les puits furent creusés, on pompait l'eau dans des chaudières pour éteindre le feu. Pour les lavages, l'eau des puits était trop dure. On faisait fondre de la neige ou de la glace, et l'été tout le monde ramassait l'eau de pluie dans de gros barils.

Joseph et Joséphine (Lecompte) Brûlé demeuraient sur le côté sud de la rue Creek. Il était vendeur de légumes et de pommes. Ils eurent une famille nombreuse. Parmi les filles, il y eu deux religieuses, une chez les Soeurs Grises qui devint Supérieure de l'Hôpital Général à Ottawa, l'autre chez les Soeurs du Bon Pasteur.

La famille Henry et Gabriella (O'Flaherty) Doherty habitait une maison sur le côté nord de Beverley, juste à l'arrière de la propriété de Owen McCartin. Henry et Owen d'ailleurs étaient grands amis. Les Doherty eurent six enfants, quatre filles et deux garçons. Le plus vieux des garçons, Pat, avait une station service Supertest sur la rue Bank à l'angle du chemin Heron, dans le secteur Ridgemont, et fut élu échevin de la ville d'Ottawa. Le plus jeune, Richard «Dick», est devenu prêtre et membre de la Congrégation des Pères Passionistes aux États-Unis, prenant comme nom de religion, Louis.

Une autre famille irlandaise sur la même rue, était les Rowan. La maison était habitée d'abord par Michael Rowan, veuf de Bridget

Conlon, et ses trois enfants, originaires du canton de Osgoode: Norman, l'aîné, a marié Olive O'Brien en 1929; Dorcas a marié Owen McCartin Jr., et Willis a marié Marguerite Otterson. Après la mort de Norman (1898-1950), sa veuve, Olive (1900-1991), est restée dans la maison avec son fils Linus.

Les ancêtres de Marguerite Otterson, James et Mary Otterson, natifs de l'Écosse, furent parmi les premiers pionniers dans Gloucester. Arrivés en 1819, ils s'établirent sur une terre à Mooney's Bay, sur ce qui s'appelera plus tard, le chemin Walkley. C'est James qui donna le nom de Hog's Back à la petite chute d'eau sur la rivière Rideau. Dans les années 1960, quand la compagnie de construction Robert Campeau a développé le secteur, on a donné le nom de Otterson Drive à une des rues.

La ferme de Dominic (1889-1952) et Elizabeth Raina se trouvait pas loin du village du côté sud-est, là où passe aujourd'hui la promenade Alta Vista. On s'y rendait par une petite ruelle presque pas carrossable, maintenant l'avenue Randall. Ils eurent huit enfants. Leur fils Ralph fut élu pour trois termes, maire de la ville de Kemptville.

Là où est le centre d'achats, il y avait dans les années 1930 deux maisons, celles du vieux Sam Greenberg et de son fils Max. C'étaient des jardiniers et tout le terrain était en jardin. Tous les printemps leur terre était entièrement inondée, jusqu'au chemin Metcalfe. Ça venait du petit ruisseau Sawmill qui passait en dessous du chemin Metcalfe juste où celui-ci était à son plus bas point, site actuel de la station de gaz.

Grâce à un effort inlassable auprès de la ville d'Ottawa, j'ai réussi en 1951 à faire changer le nom de la rue Beverley à Bélanger, en mémoire de l'abbé Pierre Bélanger qui fut curé de St-Thomas-d'Aquin pendant 21 ans.

Du côté nord de la ruelle Kilborn se trouvait la résidence de Sam Billings, frère de Charles et de Braddish, ce dernier fut le fondateur de Billings Bridge. Après son décès, c'est sa fille qui est demeurée seule dans cette immense maison. Un peu plus à l'est il y

avait James McCann, spécialiste en jardins botaniques et un des plus grands botanistes de la région.

Il me faut raconter une expérience unique que j'ai vécue ces derniers temps. C'a débuté un jour que je visitais ma mère, Alma, à l'hôpital St-Vincent en 1974. J'ai rencontré là une jeune femme de 31 ans, gravement atteinte de sclérose en plaques, complètement immobilisée sauf pour son bras gauche. Elle s'appelait Cathy Williams, et n'avait jamais connu ses vrais parents. Adoptée à l'âge de cinq ans, ses nouveaux parents sont tous les deux morts peu de temps après. Elle avait entrepris des études en vue de devenir ministre de l'église presbytérienne quand la maladie a coupé court son projet.

J'ai commencé à la visiter régulièrement, souvent des heures de temps. Elle appelait mon épouse et moi «Mom and Dad». Elle m'a dit que depuis 1966, elle composait des poésies. Les pièces étaient très belles, pas tristes du tout, au contraire elles avaient toutes un ton gai. Elle attendait avec une sérénité surprenante une vie meilleure. Elle m'a confié le soin de son manuscrit. J'avais tous ces poèmes-là chez-moi et je trouvais que c'était trop beau pour rester sur une tablette, j'ai décidé de les faire publier, mais sans le dire à Cathy. Je voulais la surprendre. Le 18 novembre 1976, je lui ai apporté le premier exemplaire de son livre, intitulé «Poems From My Heart». Ce fut un moment très émotionnel. Deux mois auparavant, elle avait perdu la voix suite à une crise assez sévère et elle avait de la peine à se faire comprendre. Mais les larmes ont coulé pendant un long moment. Le livre fut un beau succès. La première impression de 3,000 copies s'est vendue tout de suite, puis deux autres impressions, et je pense qu'il va falloir en commander une quatrième. L'argent ramassé est mis de côté dans un fonds spécial pour l'éducation religieuse de jeunes.

Au début de 1977, des journalistes ont appris les circonstances de la vie de Cathy, et sont venus la voir. Son histoire et sa photo, avec moi à ses côtés, furent publiées dans les quotidiens français et anglais de la région, et dans de nombreux autres journaux et revues au Canada et aux États-Unis. Par la suite, plus de mille lettres de toutes les parties du monde ont été adressées à Cathy. Elle m'a demandé si je serais là au moment de sa mort. Je l'ai rassurée et, de fait, j'étais présent quand elle est décédée. C'était le 16 mai 1977.

Quelques semaines plus tard, Léo reçut une lettre du premier ministre de l'Ontario, William Davis, l'invitant à Toronto pour recevoir le 1er juillet 1977 la décoration du Bon Citoyen pour tout son bénévolat depuis 1930. En même temps, la Lieutenant-Gouverneur, Mme Pauline McGibbon lui a présenté la médaille de la Reine. À l'occasion, elle et M. Davis ont tous deux demandé à Léo une copie du recueil de poésies de Cathy. Il reçut aussi des lettres de compliments du Premier Ministre du Canada, Pierre Trudeau, et du Chef de l'Opposition, Joe Clark. Ici à Billings Bridge, toute la communauté a ressenti la fierté de voir un des leurs recevoir de tels honneurs.

* * *

Éliane Pelot:

Quand Jack Pelot et moi sortions ensemble, je demeurais sur la rue St-Patrick à la basse-ville. On a décidé qu'après notre mariage (qui eut lieu en juin 1925), on s'établirait à Billings Bridge, tout près de ses parents. Alors on a commencé à faire des plans pour bâtir une maison. En septembre 1924, on a acheté un lot double de M. Bernard «Barney» Rooney (1850-1926) pour \$800.

La construction a commencé le mois d'avril suivant. Le premier gros achat était du bois de charpente, les bardeaux, fenêtres, portes et plancher de la compagnie Gatineau Lumber de Cummings Bridge, au prix de \$375. On allait chercher les diverses fournitures de différents magasins dans le coin: Birkett & Son, A.E. Fairbairn, et J.L. Brûlé: trois barils de clous \$13.41, papier goudronné \$6.95, vernis \$4.65. Les gages du charpentier étaient de \$2.00 par jour. Le coût complet de la maison était un peu en dessous de \$2,000.

Chez nous, sur la ruelle Rooney, le puits de surface était souvent à sec l'été. D'ailleurs, l'eau n'était pas potable. Pour avoir de l'eau à boire et pour faire cuire, il fallait se rendre avec un seau au moins deux fois par jour au puits de Félix Clermont. Félix demeurait sur le chemin Metcalfe, à l'autre bout de notre ruelle. Il invitait tous ses voisins à venir remplir leurs seaux aussi souvent qu'ils voulaient de la bonne eau fraîche. L'été on avait un gros baril sous les dégouttières qui accumulait l'eau douce pour les lavages.

Hyacinthe Jodoin et sa femme s'occupaient du bureau de poste, mais pour suppléer à son revenu, il travaillait aussi à la glacière Sabourin & Henry. Vu cet emploi, en plus du fait que son prénom était plutôt inusité, les jeunes le surnommaient «Iceman».

Durant le temps de la crise, un groupe était venu s'établir entre le chemin Heron et la rue Junction. Il y avait une trentaine de cabanes de papier goudronné. C'était connu sous le nom de Polacktown. Les gens s'étaient construits dans les collines près de la ferme Berthiaume.

Dans le village, il y avait environ de 100 à 125 familles qui travaillaient soit aux glacières, à la *brickyard* ou à Wallboard. Ça travaillait six jours par semaine. Pour les employés du gouvernement, la semaine finissait le samedi à 1 heure.

Les enfants d'école ramassaient des patates à l'automne pour deux à trois semaines chez des cultivateurs comme les Hardy à Bowesville et les Davidson à Leitrim. Mon garçon Lloyd avait de l'ouvrage à l'épicerie Greenberg. Le samedi il ne finissait que vers 10 ou 11 heures du soir car il devait rester pour coller sur des feuilles les timbres de ration collectés par le magasin pour le sucre et le beurre. Un autre de nos garçons, Gérard, en 1938, travaillait comme caddie au Ottawa Hunt & Golf Club. Il recevait 30 sous pour un tour de 18 trous, une durée d'à peu près 5 heures. Le sac se portait sur l'épaule puisque le cart n'était pas encore inventé. Durant un tournoi, quand son joueur lui donnait un pourboire de quelques dollars, Gérard se pensait bien riche.

Avant la guerre il y avait encore un air de campagne dans le village, et pour suppléer à leurs gages, beaucoup de gens cultivaient des légumes et gardaient des animaux. Chez nous, on avait de 125 à 150 poules, une vache à lait et de temps en temps un ou deux porcs et moutons. Les vêtements étaient presque tous faits à la maison. Le reste venait du catalogue Eaton qu'on recevait par la poste. Je magasinais le samedi et les jours de paie j'apportais 25 cents de bonbons pour traiter les enfants. En fait d'habillement, les garçons portaient des culottes bouffantes avec bas au genoux, une tuque, et la chaussure d'hiver la plus commune était le *gum rubber*.

Le terrain de stationnement actuel du centre d'achats Billings Bridge, était dans le temps une grande étendue de marécage où les enfants allaient jouer dans les roseaux et l'hiver, patiner. Cet immense

champ s'étendait du chemin Metcalfe à la briquetterie Merkley. Entre ce marécage et le chemin de fer, il y avait deux maisons, celles des Brûlé et des Boisvenue. C'est à ce point de la traverse de la voie ferrée du Canadien National qu'un jour le train avait déraillé et des chevaux qu'il transportait avaient été précipités vers de ces maisons.

Il y avait une cour à bois à l'est du village, de l'autre côté de la voie ferrée du Canadien Pacifique. Un jour que le propriétaire, un M. Wilson, travaillait seul à la grosse scie ronde, il se coupa la jambe. Il était seul, mais il eut la présence d'esprit de prendre une broche à sa portée et d'en faire un tourniquet pour arrêter le sang. Heureusement il n'en est pas mort.

* * *

Ella Lemoine:

Quand l'ancienne maison de mes parents, Joseph et Joséphine Brûlé, sur la rue Creek avait passé au feu, il y avait eu plusieurs jeunes, mes neveux, qui avaient fumé dehors et on avait pensé que c'était ce qui avait parti le feu. On avait un beau chien colley. C'est lui qui a jappé et réveillé maman, mais lui-même a refusé de sortir et il y est mort. Les gens sont venus à la maison à 4 heures du matin. Ça frappait à la porte. On se demandait ce qui se passait. Il n'y avait pas de pompiers. Les hommes ont pris de l'eau du cricque avec des chaudières et ont sauvé les autres maisons à côté, mais la nôtre a brûlé complètement. Maman avait l'habitude de mettre de l'argent dans les tasses dans l'armoire, et après le feu les enfants ramassaient ça et des montres et toutes sortes de choses parmi les cendres.

* * *

Jeanne Charron:

En 1936 quand Émile Charron et moi sommes mariés, le chemin Metcalfe dans le village était tout construit. Il y avait la station de gaz Lemire, un magasin, McCartin, Mme Moreau, nous autres, Mme Bob Preston et M. Félix Clermont. Aussi le magasin Greenberg, le

restaurant Grant, une maison jaune, juste passé chez Lemire, avant la maison de Mme Taillon. Chez M. Gagnon sont arrivés plus tard. M. Aurèle Henri a tenu ce magasin avant M. Gagnon, avec M. Théo Régimbald, marié à Thérèse Boisvenue. Dans le village, c'était surtout l'anglais qui se parlait.

Il y avait des trottoirs de bois, deux planches de large. Les rues étaient finies en macadam et quand il faisait chaud, nos talons creusaient dans le goudron. On a le téléphone depuis à peu près 1950. Avant ça, pas de téléphone, pas de toilette dans la maison, ni d'eau courante. Il y avait un puits dans la cour de Eddie McCartin et on allait chercher l'eau là, à côté de chez nous. L'électricité était installée quand ma famille, les Drouin, a déménagé ici en 1927. Nous étions les deuxièmes dans le village à avoir une télévision, une «Coronet».

On n'a jamais eu de l'aide de personne. Le père a toujours travaillé et nous les enfants avons commencé à travailler jeunes. Je travaillais comme ménagère dans des maisons privées pour \$12.00 par mois. Je me rendais pour 9 heures et repartais à 7 heures du soir.

* * *

Albert Plante:

En 1920, quand la famille Plante a déménagé à la ferme au sud de Billings Bridge, la maison était déjà bâtie. La boîte de malle était au chemin. Il y avait un petit chemin de terre pour se rendre à la maison. En hiver, avec les chevaux, il n'y avait pas de tempêtes pour empêcher de passer et ouvrir le chemin pour le *cutter*. En 1928, on a eu le premier char, un Oldsmobile Touring. On se servait du char en été seulement. Dès les premières neiges, on le serrait jusqu'au printemps suivant, quand les routes étaient sèches. Entretemps on voyageait avec le cheval. Les journées de grosses tempêtes, on restait à la maison.

On n'avait pas d'électricité. Seulement des lampes à l'huile pour la maison, et des fanaux pour la grange. L'électricité a été installée en 1928. Le filage fut fait par l'électricien Norman Lecuyer (1889-1943) de la rue Beverley. *Norman et son épouse Gertrude O'Rourke (1893-1970) eurent une famille nombreuse.* Mon père est mort la veille qu'on devait venir connecter le pouvoir. On n'avait pas

de radio. Le premier que j'ai entendu fut au presbytère avec le père Pierre Bélanger, vers 1925 ou 26.

Il n'y avait pas de Société de St-Vincent-de-Paul durant la guerre. Elle fut commencée après que le curé Émile Latendresse est arrivé dans la paroisse, avec l'aide de Léo Henri, Donat Philippe et moi-même vers 1943.

Vers les années 1930, le village était une place pauvre, mais la plupart du monde travaillait, même si les salaires n'étaient pas élevés. Il y avait de l'ouvrage soit à la *brickyard*, ou à la carrière Brûlé. La vie était bien différente d'aujourd'hui. On pouvait sortir avec 30 sous dans nos poches et on était correct. Personne ne pensait à dépenser. On y pensait deux fois avant de dépenser 5 sous. Quand on avait une veillée, on servait un verre de boisson, mais jamais plus. Aux fêtes, il n'y avait pas de cadeaux. Le petit Jésus passait à Noël. On trouvait une orange, une pomme et un petit paquet de bonbons. Les enfants étaient heureux, ils ne s'attendaient pas à autre chose.

* * *

Oswald Lecompte:

Parmi les plus vieilles familles demeurant à la campagne au sud du village il y avait les Walkley, Alexander, Paul Duhamel (neveu de Mgr Thomas Duhamel, archevêque d'Ottawa) et Evans, qui donna son nom au boulevard Evans. La famille Spratt était propriétaire de tout le terrain le long du chemin Heron, jusqu'où il rejoint le chemin Walkley.

Je me souviens du vieux pont Billings. Vers 1912, la travée du centre avait été emportée par le glace du printemps. Tout de suite après, avant qu'on ait eu le temps de bloquer la route, un M. Spratt qui était allé en ville plus tôt avec son cheval et son *cutter*, revenait chez lui, mais le pont était défoncé. Heureusement pour lui, son *cutter* a renversé sur l'avenue Riverdale et il s'est trouvé à pied tandis que son cheval est parti à la course dans la direction de son chez-lui, mais rendu à la rivière, il a plongé dans l'eau froide. Il a commencé à nager vers l'autre rive, mais une foule qui le regardait s'est mise à

crier et faire signe pour l'encourager. Mais il s'est épeuré, et au lieu d'en sortir, il s'est retourné et s'est noyé à mi-chemin.

Tous les printemps on pouvait compter sur une inondation. Un de mes amis qui restait sur une ferme en haut de la côte, avait une *waguine* plate assez élevée et des chevaux. Quand la rivière Rideau inondait le pont, les gens qui travaillaient en ville ne pouvaient le traverser, alors nous deux on allait vers 6 heures les rencontrer de l'autre côté, on embarquait 35 à 40 personnes sur la *waguine* et les amenait en haut de la côte. J'avais à peu près 15 ou 16 ans. On a fait ça plusieurs années sans rien charger. Dans ce temps là le crique Sawmill traversait le chemin Metcalfe au bas de la côte et l'inondait pendant une semaine ou dix jours.

Mon père, Eugène Lecompte, était jardinier et cultivait des légumes. Il élevait aussi des vaches, des poules et des porcs. Pendant 70 ans, il est allé au marché By deux ou trois fois par semaine. Au début, il y avait des *shacks* de bois au marché qu'on barrait avec des cadenas. Après s'être couché à 10 heures du soir, Eugène se levait et quittait la maison vers 1 heure du matin pour s'assurer une bonne place au marché. C'était un cas de premier arrivé, premier servi! Il passait le restant de la nuit là, s'occupait toute la journée à vendre ses produits, puis revenait à la maison pour travailler encore. Plus tard, on a pu louer des étagères, en payant tant la place était réservée. D'autres fermiers qui allaient au marché incluait Albert Lecompte, Guillaume Dazé, Patrick Finn et Pat O'Rourke. Celui-ci restait sur le chemin Bowesville.

Vers 1914, M. Alex Roger, un ingénieur civil, est venu acheter de Billings un terrain en haut de la côte sur l'avenue Kilborn, là où passe maintenant la promenade Alta Vista. Il y avait un grand bois là dans le temps. M. Roger était longtemps conseiller de la municipalité. Il est décédé il y a deux ans. C'est à sa mémoire qu'on a nommé le chemin Roger.

* * *

Ernest Brûlé:

Le chemin Bowesville allait jusqu'à Uplands et la ferme des Potvin, les cousins de ma mère, Marie-Anne Potvin. Cultivateurs de patates sur

leur grande terre plate, la famille Potvin était connue dans la région comme le «Roi des patates». Dans ce temps-là, le terrain d'aviation était là. Je me souviens quand Charles Lindbergh est venu à Uplands en 1928. C'était une grosse fête.

Quand mes parents, Alexis et Marie-Anne, sont partis du secteur Nordic Circle sur le bord de la rivière Rideau, ils sont venus demeurer au coin qui s'appelle aujourd'hui la rue Bank et la promenade Alta Vista, où est le restaurant Bella Vista. D'autres familles installées alentours incluaient celle de Napoléon Larabie, les Moffatt un peu passé le site actuel de Beaver Lumber, Salomon Henry au bord du chemin Heron, et en haut de la côte, les Collins. Au sud du village, passé la voie ferrée du Canadien Pacifique, c'était la grande campagne, vide de magasins, de restaurants ou de postes d'essence. Raoul Plante avait acheté une propriété sur le chemin Metcalfe, une grosse maison en brique qu'il avait rebâtie. À part des Larabie, vers 1928 ou 29, il y avait les Wright, et mon oncle Eugène Lecompte.

De là, la famille a déménagé dans l'ancien presbytère en face de l'église, où est maintenant l'école St-Thomas-d'Aquin. Ensuite, on a demeuré du côté nord du chemin de fer du Canadien National, sur le site actuel du centre d'achats Billings Bridge. Finalement, mes parents ont acheté la maison de Alonzo et Gertrude Grant sur la rue Creek, à côté de ma tante Ella Lemoine, pour \$300. C'était un vieux garage converti en maison. Ils sont restés là 25 ans.

On n'avait pas toujours le téléphone. L'appareil était installé au mur, et mon père le faisait connecter ou disconnecter de temps à autre, dépendant des contrats pour de l'ouvrage qui entraient. En hiver, il passait la malle, 27 milles pour couvrir la route à Uplands et 32 milles jusqu'au chemin Baseline à South Gloucester. Ces deux routes payaient \$200 par mois chacune. Il livrait la malle avec un cheval. Il n'y avait pas de charrues pour déblayer la neige, elle était tassée avec de gros rouleaux chargés de roches et tirés par une *team* de chevaux. C'était rien de voir 20 pieds de neige après une tempête, on pouvait voir juste le haut des poteaux de téléphone. Dans ce temps-là, quand c'était l'hiver, c'était l'hiver. Durant la fonte du printemps, on passait dans le champ avec les chevaux. S'il avait fallu passer où on avait roulé la neige pendant l'hiver, on les aurait perdus.

Le beurre se vendait 20 sous la livre, le lait 10 sous la pinte et le pain 5 sous. Mon frère, Eugène, travaillait pour Canada Bread et il rentrait 48 pains par deux semaines à la maison. Il arrivait avec de grosses brassées de pain. Pour acheter du beurre de pistache au magasin, il fallait apporter notre pot, et pour la mélasse, une bouteille à lait vide. Le sucre se vendait à la livre. Pour 25 sous vous aviez un gros sac de bananes, et un gros sac de chocolat pour le même prix. À l'automne, le père achetait un baril de farine. On prenait les gros choux du jardin, les coupait et remplissait un baril pour faire de la choucroute. On mettait une planche de 16 pouces sur les choux avec une roche dessus pour tant de jours. Le frimas du chou montait sur le dessus et on penchait le baril pour ôter l'eau. Le baril restait sur la galerie pour l'hiver. De la choucroute, du lard, des patates, des bines, la mère faisait souvent du pain, des confitures à l'automne. Pour dire qu'on a eu faim, on n'a jamais eu faim. Le père n'arrivait pas de la ville avec le buggy ou l'express sans rapporter du manger.

L'hiver, quand on se levait, le seau d'eau était couvert de glace. Il fallait vider le bol à mains tous les soirs, autrement il aurait été tout gelé le lendemain matin. Le père fendait son cèdre le soir pour être prêt pour le feu du matin. Comme il n'y avait pas de bois sur notre terrain, il fallait acheter le bois à la corde en longueur de 4 pieds que l'on coupait au godendard. Il achetait de la *slab* de la compagnie de produits de chauffage W.A. Stinson & Son sur le chemin Metcalfe, et avant ça de Daoust Lumber, qui est maintenant vendu à Campeau.

On avait deux cuisines, une d'été et une d'hiver, et on déménageait de l'une à l'autre à l'automne et au printemps. Le poêle était chauffé au bois, qu'on allumait le matin avec des éclisses. La mère souffrait d'avoir à chauffer ça dans les mois d'été. L'électricité jusque là nous servait rien que pour les lampes.

Au printemps les inondations n'étaient pas drôles. L'eau montait et il fallait laisser la maison, des fois durant la nuit. On devait mettre les enfants dans la voiture et les chevaux avaient de l'eau jusqu'au ventre. Dans le temps, mon frère Bidou (Eugène) demeurait sur l'avenue Sunnyside à Ottawa sud où le terrain était plus élevé, et la famille allait coucher là pour une semaine. Quand l'eau prenait son cours et qu'on retournait, il y avait trois pouces d'eau boueuse dans la cave et la mère devait nettoyer ça. La misère noire.

À partir de la rivière, c'était comme un grand lac et tout le monde se promenait en bateau. Les gens qui demeuraient le long de la rivière avaient des bateaux de 15 à 16 pieds de long. Il n'y avait pas de moteurs. Tout était à la rame. La famille avait deux bateaux de 16 pieds. On allait à la pêche. La pêche était bonne, l'eau était claire. En dessous du pont, vous pouviez voir des milliers de menés. Les trois plus jeunes de la famille, «les mousquetaires», allaient prendre des carpes qu'ils vendaient ensuite sur le pont ou sur la route d'Uplands pour 5 ou 10 sous. Un jour, un homme arrête, achète trois poissons et me donne un dollar. Je me suis mis à pleurer, parce je n'avait jamais vu une piastre et je voulais des sous et pas du papier. Alors l'homme me tape sur l'épaule et me dit: «Va montrer ça à ta mère.» La mère m'a donné des sous pour me consoler. C'était vers 1930, quand j'avais 7 ou 8 ans.

La maison Billings est maintenant vendue. Il ne reste que le capitaine Charlie Billings qui demeure maintenant à Toronto, et sa soeur, May. L'ancienne maison est encore là. Les pentures et tout le fer des portes et des fenêtres étaient forgés à la main. On voyait les Billings une fois par mois quand ils venaient collecter le loyer, car ils étaient propriétaires de la maison qu'on occupait. Un temps ils appartenaient 1500 acres de terre, incluant le Nordic Circle.

* * *

Mary Currie:

Le secteur «Brookfield Acres» que la compagnie Barrett Bros a commencé à développer en 1908 s'étendait du chemin Heron au nord, au chemin Brookfield au sud, et du ruisseau Sawmill à l'ouest jusqu'à la ferme de Edward Parson à l'est. Mon père, Dick Wallace, qui était à l'emploi des Barrett, y a acheté le premier lot et bâti la première maison.

Edward Parson était un gentleman farmer qui élevait du bétail Jersey, et vivait dans une grande maison élégante à plusieurs pignons et avec un foyer dans chaque pièce. Un dimanche après-midi, en août 1934, un feu a pris dans une petite maison voisine, et poussées par un fort vent de l'ouest, les flammes se sont propagées à tous les

bâtiments de la ferme Parson, sauf la maison principale. Quelque temps plus tard, il a vendu la propriété et les animaux à la famille Berthiaume. Cette maison se voit encore au coin du chemin Heron et l'avenue Kaladar.

Le grand champ entre le chemin Heron et le village s'appelait «McLaren's Field», le nom du propriétaire, un avocat. Les gens venant du sud du chemin Heron piquaient à travers ce champ pour se rendre à l'église ou l'école St-Thomas-d'Aquin, ou au magasin Greenberg. Parson avait acquis ce terrain et l'avait ajouté à sa ferme au temps où il a vendu le tout à la famille Berthiaume.

Quand les Berthiaume ont décidé de subdiviser ce terrain pour y construire des maisons, ils ont choisi comme noms pour les rues les prénoms de membres de leur famille: Apolydor était le père, Clémentine la mère, etc. Ce secteur entier s'est appelé Parc Heron.

Une communauté s'est formée au sud du chemin Brookfield quand une famille italienne et des travailleurs de l'Europe sont venus ici, au temps où on construisait la voie ferrée Canadien National. À la longue ils ont amené leur famille et ont bâti des maisons dans le coin. Un grand nombre des hommes du village travaillaient et gagnaient leur vie à une usine de *Wallboard* installée sur le chemin Brookfield par un M. Bishoprick. Plusieurs des maisons du village ont été construites de ce *wallboard*, une espèce de contre-plaqué avec une matière goudronneuse au centre. Il reste encore des hommes par ici qui ont travaillé au *Wallboard*. M. Eddie McCartin en est un. Il était charpentier et a bâti un bon nombre des maisons dans le village. Nelson Graburn était un autre qui bâtissait et appartenait des logis, mais lui-même ne demeurait pas dans le village.

La famille Birch, George et Tom, les fils du vieux Bob Birch qui vivait dans la petite maison du côté ouest de la rue Hill où elle rejoignait la rue Creek, était en charge de la barrière de péage au pont Billings. Les fermiers devaient payer une petite somme pour traverser le pont à leur aller et retour du marché By à Ottawa.

* * *

Edgar LeRoux:

Vers le milieu des années 1920 quand l'ouvrage de mon père, Dan Leroux, à la Canadian Hardwoods de Casselman a été terminé, il devait considérer autre chose. Le gouvernement de la province de Québec offrait aux franco-ontariens d'aller coloniser l'Abitibi. On a passé proche de tous y aller. Mon père est allé voir ça, mais n'a pas été impressionné. Le gouvernement donnait une terre, mais ça voulait dire tout recommencer et tirer le diable par la queue. Alors il a dit non. Mais de ses beaux-frères, les Brunet, y sont allés. La mère vit encore, en excellente santé à 87 ou 88 ans, ayant passé toute cette période de pionnier, de défrichage de bois.

Mon père était menuisier de métier. Employé par un contracteur comme contremaître, il a construit plusieurs maisons, surtout près du canal Rideau. Le plus vieux de mes frères, Ernest, a appris son métier avec son père. Quand il s'est marié, il a bâti sa propre maison sur la rue Elm, la deuxième du coin. Dan et Ernest ont continué à travailler ensemble pour de longues années. L'été, c'était la construction, l'hiver ils tranchaient la glace sur la rivière Rideau, et le printemps, ils fendaient du bois de chauffage.

Dans ce temps là, au village on était semble-t-il dans les *sticks*. Je me suis aperçu de cela quand j'ai commencé à l'école secondaire Lisgar Collegiate à Ottawa. On me disait: «Toi, Leroux, tu viens des *sticks*», de la campagne. Billings Bridge était un monde à part de la ville avec son bruit, sa concentration des gens, son manque de grand espace. Beaucoup de ces jeunes-là n'avaient jamais vu une vache, une terre. Chez nous on n'avait pas d'électricité au début, malgré que c'était accessible, ça coûtait trop cher. Comme toutes ces petites maisons alentour, on n'avait pas de puits. C'était ma responsabilité d'aller chercher de l'eau pour la famille. J'allais d'abord au coin du chemin Metcalfe où vivait Eddie McCartin. puis je marchais sur le trottoir de bois, deux planches de large, jusqu'à chez Félix Clermont qui invitait les gens à se servir de sa pompe. Je me rappelle une fois de m'être enfargé sur les planches et avoir tout renversé mes seaux d'eau. me ramasser et retourner en chercher d'autre. J'étais assez colosse. j'y allais avec deux chaudières. À part ça, comme bien d'autres petits gars, j'avais à fendre le bois nécessaire pour chauffer le poêle.

Le soir, on allumait les lampes et les parents jasaient un peu. Ils parlaient de la journée, peut-être qu'ils jouaient aux cartes un peu. Il y avait des fois un oncle ou des parents qui venaient visiter. Ils parlaient de politique. Entre temps on avait fait nos devoirs. Après, on allait en haut dans notre chambre à la noirceur. Le poêle gardait les chambres en bas chaudes, mais le haut c'était froid, mais une fois abrié, on était confortable. Ce n'est que plus tard que le fameux chauffage central est arrivé.

A sa retraite, mon père s'est acheté un terrain sur le chemin Metcalfe, côté ouest, entre Heron et Walkley, en face de la terre de M. Eugène Lecompte. Celui-ci était bedeau à St-Thomas d'Aquin. Il a vécu jusqu'à 100 ans. Je l'ai connu parce que j'ai travaillé pour lui. Il avait un jardin et c'était un horticulteur extraordinaire. J'allais au marché avec lui avec son petit cheval, et lui aidais à vendre ses produits.

Sur ce terrain, le père s'est construit un petit restaurant et un petit appartement en arrière pour lui et sa deuxième femme, Alma Fournier. Alors les derniers cinq ans de sa vie il était devenu commerçant. C'était une petite affaire de rien, mais il était bon, il se faisait des revenus et il était indépendant. Il n'a jamais touché la pension de vieillesse.

* * *

Eugène Philippe:

Je me souviens de la collision entre un train et un camion chargé d'une *tank* de goudron, là où la voie ferrée Canadien Pacifique croisait le chemin Metcalfe. À une vitesse de 80 milles à l'heure, le train avait complètement tourné le camion de côté et coupé la ténue en deux. Les deux hommes dans la cabine n'avaient pas une petite égratignure. Le train était couvert de goudron d'un bout à l'autre, comme si on l'avait peinturé noir. Les deux *trainmen* étaient couverts de noir à l'exception des yeux. On a dû couper leur linge et leurs gants et leur laver le visage avec de l'huile de chauffage.

Le chemin Metcalfe, la route principale à travers le village, était pavée mais pas la rue Elm où on vivait. Dans ce temps-la, le

terrain en arrière de chez nous était un grand champ vide jusqu'au chemin Heron. J'aurais pu acheter tout ça pour \$1,500, mais comme je n'avais pas l'argent, j'ai dû manquer la chance.

On avait acheté un terrain à Manotick pour aller pêcher, et ensuite on a décidé de bâtir un chalet, mais au temps voulu je n'avais pas d'argent pour acheter du bois. M. William Daoust de la compagnie Daoust Lumber commençait son commerce à ce temps-là. Il avait besoin d'un char, et moi j'en avais un vieux, alors on a fait un échange pour du bois d'une valeur de \$600.

* * *

Edouard Lemire:

Les familles dont le nom me vient à l'idée, aujourd'hui, à l'âge de 95 ans, sont celles des Greenberg, Preston, Martin, Pelot, Rooney, Drouin, Charron, Sinclair, Rowan, Salomon Henry, les Henri, Sabourin et Eddie McCartin.

* * *

Aimé Gagnon:

Il y avait un hameau à peu près à un mille du village, qu'on appelait Polacktown. Je connaissais quelques-unes des familles qui demeuraient là, et qui venaient magasiner au village de temps-en-temps.

Les Martin de la compagnie M. & S. Martin, contracteurs paysagistes, ont acheté le terrain de l'ancienne salle municipale en bas de la côte et y ont construit un *car wash* au temps où le centre d'achat Billings Bridge était en construction.

Il n'y avait pas de livraison de malle aux portes. Tout le monde devait aller chercher son courrier au bureau de poste près du pont. Le bureau tenu par Mme Sabourin était près de l'hôtel de ville.

* * *

Rémi Berthiaume:

Chez-nous, on avait le téléphone et la radio. On était une grosse famille, et pour s'amuser le dimanche, ils venaient tous chez-nous, on jouait aux cartes, on jasait. À quatre heures, les garçons se préparaient à aller traire les vaches.

* * *

Lucille Henry:

Mon mari n'a jamais manqué d'ouvrage, mais il gagnait seulement 25 sous de l'heure. C'est ce qu'il gagnait quand nous nous sommes mariés. S'il manquait une journée d'ouvrage, c'était perdu.

On n'avait pas l'eau courante. Il fallait en chercher à la chaudière chez l'oncle d'Ernest. Ce n'est pas tout le monde qui avait des puits, parce que plusieurs des maisons de l'avenue Beverley étaient sur des demi-lots. On demeurait à trois ou quatre portes de chez Ovila Henri, et on était habitué d'avoir à aller chercher de l'eau tous les jours.

* * *

Alexina Sabourin:

Vers la fin des années 1930, quand on vivait sur la rue Hill, du côté ouest du village, Mme Backs était une de nos voisines et elle avait une vache, des poules et un cochon. Elle cultivait aussi un beau jardin. D'autres voisins, M. et Mme Lurgess, étaient plus âgés. Toujours sur la rue Hill, il y avait la maison de M. Edouard Brûlé, ensuite la maison à deux côtés, occupée sur un côté par Jack Brûlé, et Edgar Brûlé sur l'autre. Maurice Brûlé a aussi demeuré sur cette rue. Toutes ces maisons sont maintenant disparues.

Dan Brown, un noir, occupait une petite maison sur la rue Hill, qui fut vendue aux Pelletier. Dan était bien fin et bien bon pour les enfants, quoique ma fille Marguerite en avait peur. Il était accepté de tout le monde et ses nombreux amis lui apportaient des gâteaux et autres bonnes choses à manger. Il travaillait à toutes sortes de jobs et il demeurait seul.

La compagnie Ottawa Dairy commençait sa livraison de lait vers quatre heures du matin. Un jour le livreur dans notre secteur descendait le chemin Walkley avec sa voiture et son cheval pendant une tempête. Au passage à niveau, un train frappa la voiture et le cheval. L'animal eut une patte cassée et on a dû le tirer.

Sur le chemin Heron, plus haut que la ferme Sabourin, il y avait la ferme de la famille John et Ellen (Gorman) (1872-1949) Finn, là où est maintenant l'école Notre Dame des Anges. Il y eut un prêtre dans cette famille, le père James Basil Finn (1908-1962). Ils tenaient une laiterie. Mme Finn demeure maintenant dans la deuxième maison passée Edgehill. M. et Mme George Rand sont ici depuis longtemps, ainsi que M. et Mme Pilgrim. Quand Ernest et moi avons construit une maison sur la ferme Sabourin, il n'y avait pas d'autres maisons que la nôtre. Dans ce temps là, on voyait passer deux ou trois voitures par jour. De l'autre côté du chemin Heron, en face de chez-nous, c'était une ferme qui appartenait à M. Evans, puis plus loin, celle des Dowler, Milton et Howard. Il y avait aussi la ferme Dave Cummings et celle de Levinsky, qui fut ensuite occupée par la famille Dominic et Elizabeth Raina, membre de la paroisse St-Thomas-d'Aquin. Un de leur fils, Ralph, fut maire de Kemptville.

Allant du côté nord du village, en descendant la côte du chemin Metcalfe, l'avenue Kilborn était seulement une ruelle. Il n'y avait pas grand'chose à part du restaurant Whitehill Glade où se tenaient les réceptions, mariages, etc. C'était bien beau. Là où est actuellement le séminaire, se trouvait anciennement un verger où les enfants, tous les anges du village, les Brodie, les Sabourin, les Rowan et les Pelot, allaient prendre des pommes et des melons. Au bas de la côte, juste avant le pont Billings, l'épicerie J.L. Brûlé se situait où on voit maintenant le garage Cutts. À côté, il y avait une église, ensuite une école publique (Mme Arber), le bureau de poste tenu par un M. Crawford et sa belle-soeur Lena, jusqu'à ce qu'on n'en ait eu plus besoin, puis la salle municipale. En face de Cutts, M. Richards, le père du dentiste, avait sa fabrique de carrosserie.

Sur le chemin Metcalfe, en bas de la côte, pas loin du pont, il y avait un boulanger, Happy Shouldice, où était le bureau de poste. Hyacinthe Jodoin n'a pas commencé là. Il était en premier dans la

bâtisse à côté du forgeron Jasper Rowe, et ensuite sur le chemin River.

M. Lloyd Pelot, le frère de Jack, demeurait à Rochester, New York, et il devait venir chez ses parents à Billings Bridge pour ses vacances. Sa mère, Cecilia, avait fait des préparatifs, des confitures et des tartes. Avant de partir, le jeudi, 18 août 1927, en déjeunant, il est tombé mort d'une hémorragie cérébrale. Il avait 26 ans. Les funérailles eurent lieu à St-Thomas-d'Aquin.

* * *

Marie-Anne Taillon:

Peu après notre arrivée au village en 1948, un train a frappé un camion à la traverse du chemin Metcalfe, tout près de chez-nous, en face de la rue Elm. Le camion transportait du goudron, et les pauvres victimes en étaient tout couverts. M'apercevant que plusieurs étaient incapables d'ouvrir les yeux à cause du goudron, je courut à la maison pour de la Vaseline. Ceci les soulagea quelque peu. Tout le monde du village faisait de leur mieux pour secourir ces pauvres hommes.

Avec l'annexion du village à la ville d'Ottawa, on a vu venir l'eau courante, les égouts et les services sanitaires, et le transport en autobus. Nous étions bien contents de toutes ses commodités. Imaginez-vous, l'autobus «Metcalfe Highway» qui passait une fois l'heure et qui s'arrêtait justement à notre porte. Quel luxe! Plus besoin de marcher en toutes sortes de températures jusqu'au terminus de l'avenue Grove à Ottawa sud pour prendre les petits chars. Plus besoin pour les enfants de partir à 7 heures 15 le matin pour arriver à l'école en ville à 9 heures. Plus de pieds trempés lorsque l'eau de la Rideau montait au-dessus du pont Billings le printemps, pour se rendre au magasin de monsieur Brûlé ou au bureau de poste situé sur le chemin River.

Comme de raison, il a fallu payer pour toutes ses bonnes choses. La taxe municipale sur la propriété qui était de \$60 par année en 1948, est devenue \$600 quelques années plus tard. C'est le prix du progrès, que voulez-vous.

* * *

Edouard Brûlé:

Dans ce temps-là, la voie ferrée du Canadien Pacifique menant à Toronto marquait la limite sud du village. Ce train arrêtait à la station de Billings Bridge et à celle de Hurdman's Bridge. Tout ce terrain là appartenait à la famille Billings. Les lots près de l'avenue Kilborn se vendaient \$25. Mon patron au Ministère de la Voirie m'avait conseiller d'en acheter, mais qui pouvait prévoir que ça changerait si vite. Il n'y avait rien là, c'était un grand champ avec des grosses roches ici et là.

Il n'y avait pas de système d'eau courante dans le village. On sortait l'eau des puits avec des pompes à la main. L'eau était très bonne, froide comme de la glace, même l'été. En hiver, on chauffait avec un poêle. Chacun notre tour, on entrait le bois et emplissait la boîte à bois. On faisait un gros feu le soir, et le père se levait durant la nuit pour ajouter une autre bûche. Des fois le matin, le vieux poêle était éteint et l'eau dans le seau était gelée. C'était vers 1910 ou 12, avant la première guerre. Quand la famille demeurait là où est maintenant le centre d'achat Billings Bridge, on avait une grange et le matin il fallait aller soigner les chevaux, marchant dans la neige jusqu'en dessous des bras.

L'été, les enfants travaillaient pour les habitants, à partir de dix ou onze ans. On piochait depuis 7 heures du matin pour 10 sous par jour avec notre souper. On prenait notre 10 sous et on donnait ça à la mère. On était dix enfants chez-nous. La mère faisait de la soupe dans un gros chaudron, y mettant des gros os avec beaucoup de viande dessus. Le matin elle faisait rechauffer la soupe et on mangeait ça avec des beaux biscuits faits avec du lait sur.

* * *

Edmond Henry:

Quand j'étais jeune, il n'y avait pas de lumière dans les rues du village, pas de radio, pas de transport en commun. Il fallait marcher jusqu'au coin de la rue Bank et l'avenue Grove à Ottawa sud pour prendre le tramway. Le trottoir était deux planches de bois. Chez-nous, à cause

du commerce de mon père, on a toujours eu le téléphone. Le numéro était Carling 180, changé plus tard à Carling 1717.

La glacière de Sabourin & Henry se trouvait au bout de la ruelle Rooney, et tout près sur la même propriété il y avait un petit shack qui fut demoli il n'y a pas longtemps. À part ça, sur la même ruelle, demeurait la famille de Jack Pelot Jr. De l'autre côté du petit crique, se situait la petite maison noire où vivait la famille de Hyacinthe Jodoin, et plus tard, Yvonne Sabourin. La famille Donald (1889-1989) et Zelda Wert était au coin du chemin Metcalfe, et ensuite les Charron.

En dehors du village, il n'y avait que des fermes. Il y avait celle des Crawford, et celle des Plante. La promenade Alta Vista n'existait pas. À partir du chemin Heron tout près du chemin Walkley, mon père aurait pu acheter ça pour \$4,000. M. Billings a acheté des centaines d'acres à \$4.00 l'acre.

* * *

Donat Lavigne:

Entre la rue Bank et notre église, il y avait un *gully* et un petit crique qui commençait juste à l'autre côté de la ruelle Rooney. L'été on n'y voyait pas beaucoup d'eau, mais le printemps il y en avait pas mal, et je vous garantis que ça descendait. Après ça, ils ont installé un tuyau de drainage jusqu'où ça débouchait dans le crique Sawmill, et ils ont rempli le fossé. L'autre bord de l'avenue Kilborn, ça appartenait aux Billings, et en arrière du site actuel du séminaire, il y avait un grand verger. Tout a été vendu aux Cowan, puis ceux-ci l'ont vendu pour le séminaire.



Gérard Lavigne (à droite) devant la maison de sa famille sur le terrain de la "brickyard", avec son voisin Raymond Chenier. Armand, le frère aîné de Gérard, avait fait son service militaire outre-mer et après la guerre il s'était marié à Jeannette "Netty" Jacobs dans sa ville natale, Nijmegen, Hollande. Elle arrivait au Canada le 2 septembre 1946, et, comme l'indique l'affiche, les Lavigne s'apprêtaient à accueillir la jeune mariée.

Dans les années 1937 et 38, je me souviens de la voie ferrée Canadien Pacifique qui traversait le chemin Metcalfé à niveau, au bout sud du village. Plus loin il y avait des cultivateurs, et un peu au delà du chemin Heron on avait bâti quelques maisons, incluant la famille Collins. *Jack Collins (1880-1954) et son épouse Mary Ann «Mina » Smith (1889-1972) eurent sept enfants: Pat, Wilson, Eddie, Eileen, John, Wyman et Maureen. Trois de la famille, Jack, Pat et John, ont fait carrière dans la Gendarmerie Royale. Eileen devint une Soeur de Ste-Croix avec le nom de religion Mary of St. Vivian of Rome.*

Il fallait aller chercher notre malle au bureau de poste, qui se trouvait là où est aujourd'hui le magasin de tuiles. Ensuite ils ont déménagé de l'autre côté du chemin Metcalfe. Hyacinthe Jodoin était en charge du bureau de poste.

La station de feu se trouvait là où est maintenant Sun Oil. Il y avait un pompier en devoir le jour, et un la nuit. Les autres pompiers étaient en réserve, payés seulement quand il y avait un feu.

Au village il y avait deux barbiers sur la rue Bank: un où est maintenant le cordonnier, et un de l'autre côté de la rue, à côté du petit restaurant qui appartenait à Grant. Pour acheter un habit, il fallait aller en ville chez Tip Top sur la rue Sparks, personne n'en vendait ici au village. Je n'en ai pas acheté plusieurs. Ceux qui travaillaient en ville devaient descendre à pied tous les matins jusqu'à l'avenue Grove pour prendre les petits chars, et remonter le soir.

Quand quelqu'un mourrait, le mort restait à la maison. Ce n'est que bien plus tard qu'on a eu les salons funéraires. Je suis allé prier au corps pour David Birch, et aussi Maxime Henri. Ils étaient exposés chez-eux. Maxime a été enterré dans le cimetière du chemin Albion. Jos Durocher a été exposé au salon Gauthier. Il a été dans le charnier au cimetière Notre-Dame et enterré à l'Ascension.

* * *

La Dégringolade des Chevaux

À 9 heures du soir, mercredi, le 14 octobre 1942, deux trains du Canadien National se sont heurtés de front à quelques pieds à l'ouest du pont du chemin Metcalfe. L'un deux transportait une quarantaine de chevaux pour l'armée. Au point d'impact, les deux wagons contenant les chevaux ont dégringolé en bas de la pente. Six employés sur le train ont été blessés.

Paul Boisvenue, fils de M. et Mme Alphonse Boisvenue, rentrait chez-lui par la petite ruelle qui longeait la voie ferrée, et a dû courir pour éviter les animaux et les planches qui revolaient partout. Il avertit sa mère, et celle-ci avec sa visite, Mme L. Lavigne, Mme H. Tallon et Mlle Éva Brûlé, ainsi que ses voisins, M. Alexis Brûlé et M. et Mme Edouard Brûlé, étaient les premiers à arriver à

la scène de l'accident. Messrs Alexis Brûlé et Paul Boisvenue ont fait des efforts herculéens pour sauver autant des chevaux que possible. En tout, une vingtaine sont soit morts sur le coup, ou si gravement blessés qu'on a dû les tirer.

(Source: The Evening Citizen du 15 octobre 1942.)

* * *

Ernest Brûlé:

Vers neuf heures un soir, durant la guerre, mon père, Alexis Brûlé, revenait de travailler et se reposait sur la galerie quand deux trains, dont un rempli de chevaux, se sont heurtés tout près de la maison. À ce point là, au pont du Canadien National, la traque est en haut d'une forte pente, élevée d'à peu près 80 pieds. Les *boxcars* ont fendu et ça pris le restant de la nuit avec une torche pour couper et ouvrir l'arrière des boîtes. Chaque boîte contenait 20 ou 21 chevaux, et il y en avait jeté à l'écart du train, certains ont dégringolé en bas de la côte, d'autres étaient accrochés dans les arbres et plusieurs mal pris en dedans des boîtes. Ils se cognaient et souffraient, c'était une nuit terrible. C'était des chevaux de l'ouest qui n'avaient jamais vu des fers, âgés de deux ans, trois ans et cinq ans. On a travaillé toute la nuit avec les gens du Canadien National.

Ça faisait pitié. L'inspecteur J.W. Friend du Humane Society est entré avec son fusil de plomb fait comme un pied de cheval et il tirait dans la tête les bêtes qui étaient écrasées. Ils ne souffraient pas. Un beau cheval était pris en dessous du *boxcar* avec la tête tournée et on pouvait l'entendre crier pour trois milles. On n'a pas pu le sortir et Friend a dû le tirer.

Les animaux qui n'étaient pas blessés étaient effarouchés. Mais mon père connaissait ça, il était comme un docteur avec les chevaux. Avec un câble d'un pouce et quart, le père entraînait dans le car, en attachait un par le cou et criait aux hommes dehors: «Tirez», et on le sortait. Il sautait sur ses quatre pattes et le diable le charriait. On avait de la peine à le tenir. Quand on voyait qu'il était trop *rough*, on faisait le tour d'un arbre avec le câble pour le retenir. Mon père en a sauvé une vingtaine.

* * *

8. LES TEMPS DE GUERRE

Témoignages

Edgar LeRoux:

La famille s'est établie à Casselman quand mon père s'est trouvé un emploi avec la compagnie Merkley Brothers. Cette compagnie fabriquait des planchers, mais durant la première guerre mondiale, elle a manufacturé ces fameuses boîtes pour les munitions. Le père était très habile dans le bois et il était un des premiers dans la construction de ces boîtes.

Mon frère, Léo, était dans la Marine Royale Canadienne durant la guerre de 1939-45. Il s'est noyé une semaine avant l'armistice. J'étais à Halifax et j'attendais son retour. Son navire, le dragueur de mines HMCS Esquimalt, était allé faire une randonnée en dehors du port, une distance d'à peu près 40 milles. Il a été coulé par une torpille d'un sous-marin allemand, le U-831 je crois. Cinquante-et-un des soixante-dix-huit hommes de l'équipage, exposés à une température impossible, sont morts dans l'eau. C'était le 16 avril 1945.

* * *

Donat Lavigne:

Deux de mes garçons, Armand et Lucien, se sont enrôlés dans l'armée et ont servi l'autre bord pendant la guerre 1939-45. Armand y a passé quatre ans et demi, et Lucien trois ans et demi. Par chance, quand Armand a appris que Lucien se rendait outre-mer, il a fait savoir leur parenté aux officiers, et ils ont pu passer la guerre ensemble. Tous les deux sont revenus sains et saufs. Armand s'est marié là-bas, à une hollandaise. J'étais là pour les recevoir quand ils sont tous revenus en 1945.

* * *

Ernest Brûlé:

En septembre 1939, quand la guerre s'est déclarée, mon frère, Rodolphe, était déjà dans le Air Force Cadet. À la fin du mois, il était rendu en Angleterre, et il est resté outre-mer tout près de cinq ans. On était des fois 8 à 10 mois sans savoir s'il était mort ou vivant. Il était avec le Général Montgomery, dans le Motor Transport. Il fut un des cinq hommes du Canada qui ont reçu l'Étoile d'Afrique.

* * *

Éliane Pelot:

Jack Pelot Jr, qui deviendrait plus tard mon mari, avait 15 ans quand il s'est enrôlé dans l'armée en même temps que son père, Jack Pelot Sr. C'était en septembre 1915. Durant la période d'entraînement, au cours de l'hiver, ils se trouvaient dans la caserne de la rue Wellington à Ottawa la soirée du 3 février 1916, quand on a annoncé que le parlement était en flammes. Sir Sam Hughes, Ministre de la Milice et de la Défense, fit appel au Colonel Street d'envoyer une troupe pour donner un coup de main aux pompiers et aux policiers pour maintenir l'ordre. Le jeune Jack était dans ce détachement.

Père et fils ont servi ensemble outre-mer dans le Corps Forestier de 1916 à 1919. Ils étaient postés juste à l'arrière de la ligne de bataille dans le nord de la France, des fois à portée de tir et du gaz des Allemands.

* * *

Léo Henri:

Après que la guerre s'est déclarée en septembre 1939, plusieurs des femmes du village sont allées travailler au Ottawa Car sur la rue Slater à Ottawa. Léo Leroux s'est enrôlé dans la marine et y est mort. Moi-même, je me suis enrôlé dans la marine aussi, mais un accident au dos m'a empêché de continuer.

* * *

Aimé Gagnon:

À notre magasin, on a connu les coupons de ration, une exigence de la guerre, qui limitaient les quantités que les clients pouvait acheter. Pour certains produits, comme le beurre, le sucre et le thé, les gens devaient présenter leurs coupons. Ça n'a cessé que plusieurs mois après la guerre.

* * *

9. LA GRANDE DÉPRESSION

Témoignages

Ernest Brûlé:

La dépression, on a connu ça un petit peu, mais on n'a pas passé à travers sévèrement comme nos parents. En 1929 et 1939 c'était assez sévère, en 1937 pas trop pire, mais en 1933 très sévère. Toutes les années qu'il n'y avait pas de travail, les hommes cassaient de la pierre pour faire les chemins. Ils recevaient \$12.00 pour deux semaines. Après que chacun avait cassé sa mesure de 4x8x4, c'était fini pour deux semaines. On voulait donner du travail à autant de monde que possible. Il y avait des hommes avec deux enfants qui recevaient rien que \$10.00 par mois du Conseil municipal.

Vers le années 1932 à 35, beaucoup d'hommes à travers le pays grimpaient à la cachette sur les trains, cherchant de l'ouvrage de place en place. Ces gros chars passaient juste à côté de chez nous, et il arrivait souvent que des hommes choisissent ce point-là, à côté du pont du Canadien National, même avec le train en marche, pour débarquer et sauter à terre. Un par un, ils frappaient à notre porte, la face noire de suie, en disant: «Monsieur, ça fait une semaine que je n'ai pas mangé.» Mon père disait à ma mère: «Fais-y un lunch.» Il y en a eu un qui est tombé mort devant mon père. J'avais 8 ans et je n'ai jamais oublié ça, j'y pense encore. Le type dit: «Monsieur, ça fait au dessus d'une semaine que j'ai pas mangé», et il est tombé toute sa longueur. Mon père était un homme qui pesait à peu près 240 livres. Il l'a ramassé, l'a appuyé contre un arbre et a dit: «Je crois bien qu'il est mort.» Puis ils ont appelé Brown, la police du district. Carleton était le chef de police. L'Université d'Ottawa a reçu le cadavre, et 2 ou 3 semaines plus tard, ils ont fait une autopsie. La police a fait le tour et dit: «Ils ont fait l'autopsie sur l'homme qui était assis ici, et n'ont rien trouvé dans son estomac.» Durant ce temps, le premier ministre du Canada, R.B. Bennett, déclarait: «Il n'y a pas une personne qui crève de faim au Canada», mais le gars à notre porte est mort, et il avait crevé de faim.

À l'église, les quêtes pouvaient être de \$5 à \$6, des fois \$10, et le curé se trouvait court d'argent. Quand ça arrivait, le «petit» curé (Aurèle) Bélanger (ça, c'était un bon curé) se levait et les yeux baissés, disait: «Mes chers paroissiens, si vous pouvez mettre un peu plus dans la quête, je vous remercie bien des fois parce qu'après tout il faut bien que je mange.» Il y avait plusieurs familles, l'église était pleine, mais c'était pauvre.

* * *

Edgar LeRoux:

Dans les années 1930, durant la dépression, c'était pas mal sévère. Il y avait eu beaucoup de demandes pour les produits de la *brickyard* où travaillait mon père, mais à un moment donné, il n'y avait rien qui bougeait. L'économie était pas mal à terre partout, et le père avec les deux plus vieux de mes frères ont décidé de faire autre chose. Ils se sont mis dans le bois, qu'ils connaissaient bien.

Quand j'ai commencé à l'école secondaire Lisgar Collegiate à Ottawa, je n'avais aucun argent de poche. Ceux de nous dont les parents étaient de condition économique modeste devaient travailler le soir ici et là et durant l'été. Moi, je livrais les journaux. Avec mon petit sac, je faisais le tour du village et de la campagne à tous les jours sauf le dimanche. Ça me donnait peut-être \$1.50 par semaine. Avec ça, j'achetais mon linge et ça aidait à payer mes volumes de *high school*.

L'automne, avant l'entrée des classes, j'ai travaillé à ramasser des patates à \$1.00 par jour. Dans ce temps là, une paire de pantalon coûtait 75 sous. Avec ma première semaine de gages, j'avais acheté des souliers, des bas et une bonne paire de pantalons. J'étais retourné travailler la semaine suivante et j'avais enlevé mes souliers et mes bas pour les ménager, et les avais mis près de la clôture. Il y avait deux chevaux de l'autre côté de la clôture et, durant la journée sans que je le sache, ils sont venus et ont tout massacré mes chaussures et mangé mes bas. Toute une semaine de salaire perdue!

* * *

Eugène Philippe:

J'ai acheté la maison où nous demeurons maintenant, mais elle était déjà occupée, et comme c'était durant la dépression, je ne pouvais mettre les gens dehors avant un an, et eux ne voulaient pas sortir. Ensuite, une autre famille avec des enfants est entrée avec eux. J'ai dû aller à la loi et ça m'a coûté un bon montant pour finir par avoir la maison. C'a pris cinq ans avant que j'aie pu déménager la famille à Billings Bridge. C'est pour ça que notre plus vieux, Marcel, avait sept ans quand il a commencé l'école ici. On ne voulait pas qu'il commence à Ramsayville, notre village d'origine, parce qu'on restait trop loin de l'école. On est demeuré dans cette maison jusqu'en 1965 quand on l'a démolie et on a rebâti une nouvelle sur le même emplacement. On avait demeuré à notre chalet à Manotick durant la construction.

* * *

Aimé Gagnon:

Le monde était pauvre. Il y avait de grosses familles d'une dizaine d'enfants qui marchaient à l'école l'hiver, souvent en *running shoes*, pas de lacets, et ils arrêtaient au magasin pour se réchauffer. Ma femme en a chaussés et habillés plusieurs avec le linge de nos enfants.

* * *

Lucille Henry:

Beaucoup de personnes ont perdu leur propriété durant la dépression. Mes parents ont perdu leur ferme à Limoges.

Mon père, Wilfrid Laplante, était allé en Abitibi où le gouvernement du Québec donnait des terres. Mais il n'a pas pu y rester. Il est revenu et c'est à ce moment-là qu'on est déménagé à Billings Bridge. Wilfrid était, en premier lieu, cultivateur, mais pendant la dépression il travailla pour la municipalité à casser de la pierre, et pour la compagnie Stinson Coal, déchargeant les chars de charbon de sur les *sidings*.

On allait souvent sur le marché By et avec \$5.00 on avait des épiceries pour la semaine. On pouvait acheter nos légumes, nos fruits et la viande, une grosse partie de nos épiceries. C'était bien meilleur marché qu'au magasin.

Après avoir payé le loyer et un peu d'habits, mon mari avait la grosse somme de 15 cents dans sa poche à la fin de la semaine, qu'il finissait par dépenser pour trois cornets de crème à la glace pour les enfants, à 5 sous du cornet. Durant les deux premières années de notre mariage en 1938, vers le début de la guerre, Ernest gagnait \$12.00 par semaine. Ensuite, les affaires se sont améliorées. Ma belle-mère avait un grand jardin et nous donnait beaucoup de légumes l'été. Je faisais du catsup, des cornichons et toutes sortes de confitures.

* * *

Alexina Sabourin:

Dans le temps le plus dur, en hiver, on recevait 25 cents de l'heure pour casser de la roche à la main avec un petit marteau. Tout était meilleur marché. Nos loyers pour la maison étaient \$12.00 par mois.

* * *

Agnes Brûlé:

Tout le monde dans le village avait la vie dure durant la dépression. Personne n'était ce qu'on pourrait appeler riche. Les conducteurs de camion ne gagnaient que \$1.00 par jour. Évidemment, ça c'était avant la guerre. Après la guerre, tout a grimpé. Les heures de travail pour les camionneurs n'étaient pas régulières. Par exemple, si on livrait de l'asphalte, il fallait commencer à 3 ou 4 heures du matin afin de livrer le voyage à sa destination, Brockville ou Cornwall, la même journée. Les livraisons n'étaient pas seulement locales, on allait partout. Ça veut dire qu'on revenait vers 7 ou 8 heures du soir, et alors il fallait prendre le temps de faire l'entretien ou les réparations des camions, pneus, ressorts, etc. pour qu'ils soient prêts pour le lendemain. Quand mon mari comptait faire deux livraisons la même journée, il devait

quitter la maison à 3 heures du matin pour être chargé le premier à l'usine d'asphalte. Ce n'était pas un temps facile pour lui, mais je suppose que personne n'avait la vie facile ces années-là. On ne se plaignait pas si on avait à travailler 12 ou 15 heures par jour.

* * *

Donat Lavigne:

Au temps de la crise, la plupart des gens étaient pauvres et sur le *relief*. Il y en a qui allait casser de la roche à la carrière. Moi, je n'étais pas ici dans ce temps-là. Je travaillais au *pit* de Rathwell à Cumberland où on chargeait du gravois à la pelle. Les gens ne pensaient qu'à travailler pour avoir de quoi manger, on ne regardait pas le style des maisons. On prenait tout l'ouvrage qu'on pouvait trouver. La nourriture de ce temps-là n'était pas moins bonne qu'aujourd'hui, on peut encore trouver la même chose, si le monde voulait en manger. On ne demandait pas une tranche de steak, mais une bonne grillade de lard salé avec du bon pain. Il n'était pas tranché, mais il était bon. Le pain et le beurre étaient achetés chez Greenberg. Pour le lait et la crème, j'avais mes propres vaches que l'on trayait matin et soir.

* * *

Leo Sabourin:

Beaucoup d'hommes devaient sortir du village pour gagner assez pour mettre du pain sur la table. Ils allaient à la carrière pour casser de la roche. Assis à côté d'une pile de roche, ils la cassaient à coups de marteau, et étaient payés \$8.00 pour une semaine de travail.

* * *

Ovila Henri:

Durant la dépression, les hommes devaient aller casser de la pierre, et étaient payés avec des *tokens* (jetons) qui leur permettaient d'acheter

seulement certaines choses, ni tabac, ni autre douceur. Ces personnes étaient sur le *relief* (secours direct). Quand les temps ont repris, les hommes, dont quelques-uns des Henri, ont retourné travailler à la *brickyard*.

* * *

10. LES LOISIRS

Témoignages

Éliane Pelot:

Chez nous, les devoirs devaient être faits en arrivant de l'école. Ensuite les enfants pouvaient écouter des programmes de radio (on avait un appareil Rogers Majestic) comme Séraphin ou The Shadow. L'hiver ils jouaient au hockey sur le crique Sawmill en dessous du pont de la voie ferrée Canadien National. Il y avait aussi un rond à patiner en haut de la côte qu'on installait en transportant de l'eau de la rivière Rideau.

Le nom de Sawmill Creek provient du moulin à scie que Braddish Billings installa en 1823 sur le ruisseau qui traversait sa terre. Le moulin, situé sur le terrain actuel du centre commercial Billings Bridge, a servi jusqu'à la fin des années 1800, quand il fut détruit dans un incendie.

L'été, les jeunes s'amusaient à monter une tente faite de sacs à patates et y passaient la nuit dans la cour en arrière de la maison. On fabriquait aussi des cerfs-volants avec des bâtons, des feuilles de papier journal et de la colle qu'on faisait avec de la farine et de l'eau. C'était à qui ferait le plus grand. On a fini par en fabriquer un qui mesurait sept pieds de haut, et qu'on a réussi à faire voler.

Comme passe-temps, les jeunes se baignaient dans le crique Sawmill en bas de la côte en arrière de chez Edgar Brûlé. C'était la piscine du village. On s'était servi d'une tête de lit comme barrage pour ralentir le courant d'eau et créer une mare d'environ 10 par 15 pieds. Après leur journée d'ouvrage, des ouvriers de la *brickyard* arrivaient tout couverts de la poussière rouge de brique et se baignaient. À force de monter et descendre dans l'eau, les côtes du crique devenaient mouillés au point d'être une vraie glissoire sur la glaise.



La famille Pelot faisait une fête pour l'anniversaire de l'un des gars, et invitait ses amis d'alentour. De gauche à droite. 1ère rangée: Gérard et John Pelot. 2e rangée: Maurice Sabourin, Bernard Pelot, Léo Leroux, Laurent Leduc. 3e rangée: Gérard Drouin, Wyman et John Collins. 4e rangée: Dick Doherty, Lloyd Pelot, Bill Fagan. 5e rangée: Jean-Paul Villemaire, Ivan Pelot. 1939

Dans le bois en arrière du crique, les enfants faisaient des sortes de barbecues, et rôtissaient des patates en tranches. On ramassait du bois le long du chemin de fer pour attiser le feu. À l'automne, on pendait un pot au dessus du feu pour bouillir le blé-d'inde, un *corn roast*. Il y avait toujours plusieurs gars alentour pour jouer. Les Pelot, les Lecuyer, les Henri et les Brûlé avaient tous de grosses familles.

L'hiver, l'équipement de hockey consistait en un magazine fourré dans les bas pour servir de *shin pads*. On pouvait faire de deux à trois milles sur le crique, et le samedi il y avait toujours au moins une cinquantaine de personnes qui patinaient. Les parties de hockey se jouaient en dessous des ponts où il y avait moins de neige.

Le printemps, le niveau du crique était très haut et le courant très fort. En avril et mai, Maxime Henri allait à la pêche au filet tous les jours, surtout où le crique débouchait à la rivière Rideau, et il ramenait de belles grosses carpes. René Marleau chassait les rats musqués dans ce même crique et la Rideau. Il vendait les peaux aux

fourreurs. Il faisait aussi la pêche à la barbote la nuit et revenait le matin avec un chaudron de cinq gallons plein de poissons.

Chez nous, on avait souvent de la musique. Je jouais du piano et mon père, Eugène Gauthier, jouait du violon. On rassemblait souvent la famille pour des danses carrées et des *virginia reels*, et aux temps des fêtes pour chanter «La Bonne Chanson» et des cantiques de Noël. Il y avait de l'entrain!

Dans le temps, il n'y avait évidemment pas de magasins de liqueurs dans le village. Aux occasions spéciales où on pouvait se payer une bouteille de fort, il fallait aller une distance pour l'acheter. Mais Jim McCurrie, le mari de Agatha Pelot, a pensé à un moyen inédit de livraison. Jim était ingénieur de locomotive, et la voie ferrée passait juste en arrière de la cour de son beau-père, Jack Pelot Sr. De temps en temps Jim payait la traite d'une bouteille de whisky ou de gin à ses beaux-parents. Il arrêtait le train pour un instant et, par arrangement d'avance, passait le cadeau à un de mes garçons, qui courait l'apporter à ses grands-parents.

* * *

Edgar LeRoux:

À Billings Bridge, c'était la vraie campagne et nous les jeunes étions bien heureux quand la saison des fraises arrivait. Ça coïncidait presque avec la fin de l'école. On allait loin, toujours en groupe, disons en allant vers le chemin Russell. C'était un beau coin pour les fraises, les framboises et les mûres. On apportait notre lunch, avec un spécial, de la limonade, et à la fin de la journée quel plaisir de retourner à la maison avec nos vaisseaux pleins. La mère en faisait des confitures, et dans cette période de crise économique, c'était comme les enfants contribuaient à la nourriture de la famille. En plus, on aimait ça parce c'était une belle escapade, parce que d'habitude nos parents voulaient nous voir en dedans de la clôture qui faisait tout le tour de notre terrain. À 7 ou 8 ans, on n'allait pas rôder où on voulait dans le village.

C'était comme une grande famille dans le village, les gens connaissaient très bien leurs voisins. Quand il y avait des soirées, ça

se faisait surtout dans le temps des Fêtes. Pas comme aujourd'hui alors qu'on est toujours en fête avec la télévision, le Centre des Arts, les automobiles qui nous mènent partout. Dans ce temps-là, les Fêtes c'était le temps de Pâques, pas avant Pâques, aussi le Mardi-Gras et à Noël. Aux soirées, on chantait, on dansait, on faisait notre propre plaisir. Mon frère jouait du violon, ma mère était pas mal musicienne, elle jouait plusieurs sortes d'instruments, le piano, l'harmonica, toutes ces choses-là. On n'avait pas eu de leçons, on avait appris ça par oreille. Ça coûtait des sous pour prendre des cours de musique. Pour les deux plus jeunes de la famille, Léo et Henri, mes parents avaient engagé M. Mageau pour donner des leçons.

La boisson chez nous, et peut-être un peu partout, ça se voyait un petit peu surtout aux Fêtes. Mon père a déjà fait de la boisson. On était à Billings Bridge, lui et mon oncle Aldège Beauchesne, le frère de ma mère. Ils avaient une espèce de petit *still* (alambic) monté dans le grenier et là ils avaient fait deux ou trois petites bouteilles de whiskey blanc. Je me rappelle de les voir jusqu'à 2 heures du matin, goûtant à ça avec une petite cuiller à mesure que ça dégouttait. Ils jasaient de toutes sortes de choses, de la politique, de l'ancien temps quand ils sont arrivés de Rigaud à Casselman, et ils avaient défriché leur terrain marécageux.

Le sport ici l'hiver, c'était le hockey. On avait fait une patinoire dans le centre du village avec des lumières. On allait chercher l'eau à la rivière Rideau avec des chevaux, de grosses *sleighs* et des barils. Mais c'était difficile et des fois on manquait d'aide. Il y avait toujours deux ou trois retardataires. Je sais que mon frère Ernest, mon beau-frère Gédéon Henri, les Brûlé, Clermont, se sont dits qu'ils n'étaient pas pour maintenir le rond pour ces paresseux-là. Malgré tout, les gens ont travaillé fort pour garder le rond de glace pendant de longues périodes.

Souvent par contre, c'était tellement d'ouvrage de maintenir la patinoire, qu'on aimait mieux aller jouer sur le crique ou sur la rivière. Il s'agissait de nettoyer un bon carreau, faire un trou dans la glace, remplir des chaudières et arroser la surface. La semaine suivante on recommençait. Je me rappelle qu'avec nos petites équipes, on faisait le tour de la région pour des joutes. On allait jusqu'à chez Collins en campagne, dans le secteur qu'on appelle Ridgemont.

Surement on n'avait pas de protection contre les coups. J'ai encore des bosses sur les jambes des coups de hockey. On jouait avec des patins strappés à nos bottines. Mais rendu en 1937, on avait de bons hockeys, des rondelles et du bon équipement, et graduellement on avait de la protection pour les jambes. Les gants de hockey, ce n'était pour rien dans ce temps-là. Il y en avait quelqu'uns, comme Harry Richards, le fils du dentiste Wes Richards, qui étaient bien équipés. Wes Richards était anciennement le coach du club des Sénateurs d'Ottawa. Le père du dentiste avait une usine près du pont Billings où il fabriquait de beaux carosses, des *coachs*, quelque chose de belle qualité pour se promener à la campagne.

· Pour faire du ski, on prenait les lisières de gros barils qu'on adoucissait avec du papier sablé. Ça n'allait pas tellement bien. On se faisait des toboggans avec des meules de fromage. On décrochait ça et ça allait très bien. Ça, c'était dans les années 1932 et 33.



Une partie de balle entre deux villages était un passe-temps favori en 1922 autant pour les joueurs, que pour les spectateurs. Ce dimanche après-midi, cette équipe de Billings Bridge visitait celle de Bowesville. On note à l'arrière-plan, un groupe d'hommes sur leur trente-et-un. De gauche à droite: 1ère rangée: Victor Rockburn, Émile Rockburn, Jack Pelot, Norman Rowan, Owen McCartin, Roméo Morin. 2e rangée: Basil Paget, Edgar O'Brien, non-identifié. 3e rangée: William Collins, George Paget (coach). Edgar et William faisaient partie de l'équipe de Bowesville.

L'été, c'était le *softball*. On avait des clubs de balle et on avait des tournois avec les gens d'Ottawa et des petits villages alentours comme Hogs Back et Overbrook, mais pas tellement avec Metcalfe dans ce temps-là. On était pas mal bon.



*L'entraîneur Léo Henri avec son équipe de balle St-Thomas-d'Aquin en 1944.
De gauche à droite: 1ère rangée: Gérard Brûlé, Jean-Baptiste Marleau,
Oscar Durocher. 2e rangée: Gérard Pelot, --- Charette, John/Bernard/Lloyd
Pelot, Henri Leroux, Lionel Durocher et Léo Henri.*



Le club gagnant du trophée Bracken dans la ligue de balle-molle South Carleton en 1949, fut l'équipe Pineland. Plusieurs de ces joueurs venaient de Billings Bridge.

L'honorable John Bracken (ancien Premier ministre du Manitoba et Chef du Parti conservateur fédéral) leur a lui-même présenté son trophée à un banquet.

De gauche à droite: À l'avant: Edgar O'Brien (coach), John Bracken, Alex Roger (préfet de Gloucester) et Harold Dowler (gérant et commanditaire du club).

Les deux rangées à l'arrière, les joueurs et leurs amies: Ed McCooeye, Bruce Cameron, Emmett O'Connor, John Pelot, Mel Craig (tenant le trophée), Johnny Tallyhoe, Lloyd Pelot, Jim Haggerty et Jacques Brûlé.

Pour le tennis, on allait de l'autre côté du pont Billings à Ottawa sud. Il y avait un beau terrain de tennis dans Brewer Park. Mais ça demandait des dépenses pour la raquette. Si ça coûtait un peu d'argent, les gens de Billings Bridge, à part quelques familles, ne pouvait pas se payer ce luxe-là.

* * *

Léo Henri:

Dans les années 1930, il y avait un club de fers à cheval appelé Beavers. Il y avait aussi un club de balle-molle sur le terrain appartenant à M. Edouard Brûlé, sur ce qui est aujourd'hui la rue Lasalle. Ce club a gagné le championnat de la ligue trois fois de suite. Parmi les joueurs: Henri Beaulieu, Léo Henri, Plamondon, Sauvé, Eddie Ouellette et Fernand Morin. Les pratiques et les parties de balle avaient lieu le dimanche après-midi. À l'aide d'un vieux camion, on faisait le tour pour jouer contre des clubs de Mechanicsville, Hurdman's Bridge, et à l'occasion contre Gloucester et Russell.

Pour s'amuser par ici, il n'était pas question de théâtre, ni de petites vues, le tennis n'était pas connu, ni les skis en hiver. Les enfants se servaient de planches de baril pour glisser dans les côtes.

Dans les années 1940 à 42, j'ai organisé un club de balle molle et un club de hockey au moyen d'une râfle qui avait remporté \$100. La balle se jouait dans le grand champ sur l'avenue Kilborn, derrière la glacière Sabourin & Henry, où se trouve maintenant l'église St-Thomas-d'Aquin. Parmi les membres des clubs, il y a encore ici Gérard, Lloyd et Bernard Pelot, et les jeunes Drouin et Carty. J'envoyais un rapport sur le résultat de chaque partie au journaliste Henri Laperrière du Droit. Il n'existe pas de photos parce l'argent était tellement rare que personne ne pouvait acheter une camera.

On jouait au hockey de la mi-décembre à la fin de mars sur un rond à patiner qu'on faisait soi-même. Avec un cheval et traîneau empruntés de mon oncle, M. Léon Henry, on se rendait à la rivière Rideau pour emplir à chaque voyage six barils de 45 gallons après avoir creuser un trou dans la glace et y plonger des chaudières. On avait acheté l'équipement pour le gardien de but d'un club Riverdale avec l'argent d'une râfle à 5 sous le billet, un montant d'à peu près

\$30.00. Les autres joueurs se protégeaient les jambes avec des *pads* faits de journaux, magazines et catalogues.

* * *

Ella Lemoine:

Quand j'étais jeune, ma famille demeurait au côté nord du pont Billings, là où se trouve maintenant le commerce C.A.Paradis. C'était dans le temps que le pont se construisait, et un M. McMann travaillait sur le pont. Mon père, Joseph Brûlé, avait une salle de billard ici, et une autre au marché By. C'est moi qui m'occupais de celle-ci. Un des clients jouait au pool et personne ne pouvait le battre. Quand mon père le voyait venir, il me disait de jouer avec lui. Le monsieur me donnait des points d'avance. C'est comme ça que je pouvais le battre. Des fois je faisais \$3 ou \$4.

Quand mon mari, Henri, et moi avions la maison et un petit magasin sur le chemin Metcalfe en face de la rue Creek, vers 1929, on a aussi bâti la première et seule patinoire dans le village. Elle était illuminée et accommodait beaucoup les jeunes patineurs des alentours.

* * *

Albert Plante:

Le dimanche après la messe, les jeunes des alentours de la ferme se rassemblaient et jouaient à la balle. Il y avait les Robillard, les Liboiron et d'autres jeunes des environs.

En hiver, on glissait en toboggan sur la côte de la carrière qui était pas mal à pic. Les skis n'étaient pas connus. Quand j'avais à peu près 10 ans, on m'a amené pour la première fois à l'Exposition d'Ottawa au Parc Lansdowne où on essayait toutes les *rides* à 5 et 10 sous par tour. On se rendait en voiture jusque chez un nommé Charron qui avait une étable sur le chemin River, et on marchait de là. Les tramways n'allaient pas plus loin que la rue Grove.

* * *

Oswald Lecompte

Il y avait une excellente piste de courses au Parc Lansdowne et des foires d'hiver et d'automne. Au temps des matchs, on pouvait compter entre 400 et 500 chevaux sur place. C'était sur le site actuel du stade de football. Dans ce temps-là on participait dans les courses pour presque n'importe quel prix, comme une couverture, au lieu d'argent. On avait des courses aussi sur la glace de la rivière Ouatuais, juste avant le nouveau pont, à partir du Château Laurier.

En bas de la rue Sussex, il y avait Queen's Wharf où les bateaux apportaient leur cargaison. Les camions de transport n'étaient pas encore arrivés. Au même endroit se trouvait un club de canot, une maison de jeu, une roue de fortune. Pour jouer il fallait se servir de dollars en monnaie au lieu de billets, parce que les pièces s'empilaient et se comptaient plus facilement. On pouvait perdre un \$50 en très peu de temps.

Les *box socials* étaient très amusants. Les filles apportaient un lunch dans une boîte, et à mi-chemin dans une danse, vers 11 heures 30 ou minuit, les boîtes étaient vendues aux enchères. J'étais chargé de vendre les boîtes. Chaque boîte portait le nom de la fille qui l'avait préparée, mais le nom n'était pas montré. Il arrivait que le nom sur telle boîte avait été soufflé à certains gars. C'était aux gars de faire une offre. Si plus d'un visait une certaine boîte, ils concouraient, et le gagnant avait le plaisir de s'asseoir avec la fille à qui la boîte appartenait. Certaines boîtes se vendaient jusqu'à \$7.00, ce qui était beaucoup quand on gagnait 50 sous par jour. Les boîtes étaient décorées et attachées avec des rubans de toutes couleurs. Ça c'était vers les années 1920. On en tenait à peu près deux fois par années, à des occasions spéciales. On louait la salle municipale, si l'école était déjà occupée.

On avait régulièrement des danses et des soirées chez Barkley. D'habitude c'est John Fahey qui jouait du piano à ces danses. Il demeurait sur le chemin Walkley, à l'ouest du chemin Metcalfe. Il y avait là, la grande serre de Scrim's Flowers. Ils avaient aussi une grande bâtisse pour les ouvriers, qu'ils ont convertie en salle de danse. Les danses se tenaient toutes les semaines, l'été comme l'hiver.

* * *

Leo Sabourin:

En hiver on jouait sur les côtes en toboggans ou en skis faits de planches de tonneau. Avant que la municipalité décide de réduire la pente devant la vieille église, on pouvait glisser en traineau sur la côte du chemin Metcalfe jusqu'au pont Billings. L'été on allait se baigner à Mooney's Bay si on trouvait un moyen de s'y rendre.

Avant mon temps, il y avait une équipe de balle d'ici qui allait jouer à Uplands, et mon père, Philippe, s'offrait pour les conduire dans son camion. Une fois, un policier les arrête et leur dit qu'il n'est pas permis de jouer le dimanche, pas de sport le dimanche! Le père a répliqué: «Quand ils arrêtent de jouer au golf sur le terrain voisin, on arrêtera de jouer à la balle.» Ça fait longtemps que le Hunt Club est là, depuis les années 20.

Les jeunes allaient souvent chez Bill Grant, un café avec petite salle de danse situé sur le chemin River, à quelques 10 minutes de marche du pont Billings. Une fois que j'étais allé à Toronto avec mon père, il y avait eu pas mal de trouble et une bataille à la place. Quelqu'un dans le village avait dit: «C'a dû être le jeune Sabourin, encore une fois!», et tout le temps j'étais à Toronto.

* * *

Ovila Henri:

Le dimanche tout le monde assistait à la messe et ensuite, l'été, les plus vieux se berçaient sur les galeries. Tom Rice, Norman Lecuyer, Michael Rowan et son fils Norman venaient trouver mon père, Maxime, et fumaient la pipe en prenant des parties de cartes. Les plus jeunes jouaient à la balle.

Je ne me souviens pas s'il y avait des lumières dans les rues. On sortait rarement le soir, car les enfants restaient dans la cour entourée d'une clôture. Les seules sorties étaient pour les parties de hockey, souvent accompagnées du dentiste Richards, qui a déjà joué pour les Ottawa Shamrocks. Il a toujours eu quelque chose à faire avec les clubs. Il demeurait avec son père, près du magasin J.L.Brûlé. Pour le rond à patiner, on allait chercher l'eau de la rivière Rideau par

un trou dans la glace et on emplissait des barils portés sur une *sleigh* et des chevaux qui appartenaient à mon oncle Léon Henry.

* * *

Ernest Brûlé:

En été, on avait un club de balle-molle, et on allait jouer contre l'équipe de Rideau Park. On allait aussi jouer à l'eau, nager dans la rivière Rideau au «21» au bout de la rue Osborne à Ottawa Sud. (On disait que la rivière avait 21 pieds de profondeur à cet endroit). Au pont noir (on l'appelait noir parce il était peinturé en noir), il y avait trois roches sur le côté ouest qu'on appelait Pigeon Island, à peu près à 100 pieds du bord. On avait deux bateaux et 7 ou 8 des frères partaient avec les jeunes de 5 à 6 ans et les jetaient à l'eau en criant: «Si tu nages pas, tu vas te noyer. Envoie les jambes et tes bras et tu vas être correct.» C'est comme ça qu'on apprenait à nager. On portait seulement des petites culottes d'été, pas de gilet ni de bottines et on nageait comme des poissons.

Pour passer le temps, les gars allaient aux vues et jouaient aux cartes ou aux dés en dessous du pont. Mais les jeunes de la famille Brûlé venaient rarement au coeur du village. Ils s'amusaient ensemble et n'allaient que rarement pour jouer des tours au village.

Quand ça gelait l'hiver, avant la neige, on prenait le crique Sawmill et on montait. On n'avait pas de patins, mais on jouait au hockey juste en bas de l'église, ici, près de la *culvert*. On jouait avec Kenneth Blackburn et toute la gang.

* * *

Aimé Gagnon:

Les enfants de la paroisse n'allaient pas souvent plus loin que le pont Billings. Après la messe du dimanche, les jeunes (les Pelot, les Henri, etc.) se rendaient à notre magasin pour jaser.

Billings Bridge était considéré à part de la ville. Même si les filles du village auraient voulu sortir avec les garçons de la ville, les

garçons qui s'y rendaient n'étaient pas accueillis par les gars d'ici, et en sortaient aussi vite.

Bernard Pelot avait organisé un club de hockey qui jouait contre les élèves des Pères du Saint-Esprit du Collège St-Alexandre à Limbour, Québec, où lui et son frère Gérard étaient allés. Le pointage de ces joutes était affiché à notre magasin.

* * *

Alexina Sabourin:

En hiver, les enfants glissaient en bas des grandes côtes en arrière de l'église, avec des traîneaux faits à la maison ou avec des morceaux de tôle. Ils trouvaient toutes sortes de choses pour s'amuser dans ces temps-là. Ça ne leur prenait pas des piastres et des piastres. Les petites filles s'amusaient avec des patins. Les skis commençaient à être connus. Les jeunes s'étaient servis de planches d'un vieux baril pour s'en faire.

* * *

Donat Lavigne:

De temps en temps à la *brickyard* où je vivais, il y avait une partie de cartes. Il y avait beaucoup d'anglais dans le village et ça venait jouer aux cartes. L'été il y avait des jeux de fer, mais moi le dimanche j'allais à la messe et je me couchais pour le reste de la journée parce que toute la semaine je travaillais fort. On ne sortait pas beaucoup. Peut-être deux ou trois visites à l'exposition au Parc Lansdowne. Il y a eu quelques bazaars dans le coin.

* * *

Edgar Brûlé:

Une année, après être allé au crique Sawmill avec une cuve pour la remplir de «l'eau de Pâques» selon la tradition, j'ai décidé de prendre un bain dans le crique. Ça devait être le mois de mars. Le crique était

net dans ce temps-là, mais ce n'était pas chaud! Il y avait le père Georges Morin qui prenait un bain au crique à tous les jours de Pâques.

* * *

11. VOIES, VOITURES ET VOYAGES

Témoignages

Edgar Brûlé:

Il n'y avait aucune lumière pour éclairer la route à partir d'Ottawa sud. On avait des trottoirs de bois au village. Ça résonnait, alors on nous entendait venir de loin. L'hiver, les chemins seulement étaient nettoyés et les piétons devaient marcher dans le chemin.

Il n'y avait pas grand monde dans Billings dans ce temps-là. Où est maintenant l'avenue Beverley, c'était un pacage. La première rue fut Creek. Il n'y avait que Michael Judge qui demeurait là. Rooney's Lane était un champ.

Quand on voulait aller en ville, il fallait marcher jusqu'au terrain d'Exposition Lansdowne. Les tramways venaient jusque là. Il y avait de grands bancs contre la clôture et le monde s'assoit là pour attendre le petit char qui venait, revirait et repartait.

Il y avait un *tollgate* et le chemin était pierreté. Une compagnie d'écossais avait acheté le chemin et chargeait un toll. Pour un cheval, c'était 5 sous, et pour une *team* 10 sous. Ça venait jusqu'ici, et l'autre tollgate se trouvait à Leitrim. Il y avait un chemin *exit* qui sortait chez Gorman. Ils ont pierreté ça jusque passé Gloucester au *county line*.

La compagnie Brûlé a eu la job de remplir les trous dans le chemin avec de la roche. On commençait au pont Billings. Il y avait un vieil anglais, William Slim, qui représentait la compagnie qui fournissait les chevaux. Il mesurait ça et on mettait tant de roches là, on l'égalisait, puis on s'en venait avec le gros rouleau à *steam*. On roulait ça et puis on mettait de la poussière dessus et de l'eau pour faire un macadam. Dans ce temps là, c'étaient des chevaux avec des crampons. On allait jusqu'à Gloucester. L'hiver on s'occupait à sortir de la pierre de la carrière. À un moment donné, le gouvernement de l'Ontario a changé: les conservateurs et les libéraux se sont faits battre par le Farmers Coop. Ceux-ci ont commencé par abolir les tollgates. Ensuite ils commencent à faire bâtir des chemins, en commençant par le Prescott Highway à la rue Carling près de la Ferme Expérimentale,

où la *track* traverse. Là, j'en ai *dompé* des voyages de roches. À la fin, il y eut une grosse célébration avec des membres de la Chambre et le Premier Ministre de Toronto. Ça devait être entre 1921 et 22.

* * *

Edgar LeRoux:

Quand notre famille a déménagé de Casselman à Billings Bridge en 1928, une distance de 40 milles, ça nous a pris toute une nuit pour faire le voyage. On était parti tard dans l'après-midi en Packard et sommes arrivés le lendemain matin à la clarté. On a eu des crevaisons tout le long, et à tout bout de champ, il fallait arrêter pour réparer quelque chose avec une petite *flashlight* pour toute lumière.

Au temps de notre arrivée ici, le nouveau pont Billings était en construction. Un jour, j'avais 6 ans, mon père et moi étions descendus jusqu'à l'église St-Thomas-d'Aquin et je voyais de loin qu'il y avait quelque chose qui se passait là-bas, en bas de la côte. J'ai demandé à mon père qu'on aille voir ça. Il répondit que si j'étais sage, il m'emmènerait un jour. Quelque quatre mois plus tard, on est allé voir le beau pont neuf. Imaginez-vous l'impression que ça fait. C'était tout un évènement, aller voir un pont!

Dans ce temps-là, le transport était surtout par cheval et de grosses *sleighs*. Il y avait quelques Fords qu'on appelait «Ford-à-coups-de-pied», et il commençait à en apparaître un de temps en temps, mais c'était plutôt rare d'en voir passer.

Après une tempête de neige, on passait dans les rues avec un gros rouleau qui paquait la neige. Quand c'était gelé, les voitures passait là-dessus avec des chaînes sur les roues. Mais au printemps, dès les premières chaleurs, ça faisait des ornières et les gens restaient pris là-dedans. C'a pris un nombre d'années avant que le conseil municipal décide d'employer des charrues, vers 1936.

Une fois, quand j'avais à peu près 10 ans, je suis allé à Montréal avec mon beau-frère, Gédéon Henri, le mari de la plus vieille de mes soeurs. Gédéon était camionneur pour M. Weltman, vendeur de légumes et fruits au marché By à Ottawa, et celui-ci l'envoyait de temps à autre au marché Bonsecours à Montréal pour des approvisionnements. Gédéon me disait souvent que si j'étais bon

garçon, il m'amenerait avec lui. Justement une bonne journée, il m'arrive et me dit que mon père et ma mère avaient dit oui. Alors on part. Pour moi c'était une affaire extraordinaire. J'ai vu la ville de Montréal pour la première fois, l'Oratoire St-Joseph qui était en construction. A mon retour, j'ai raconté à mes copains que j'avais vu une église tout près du marché avec une grosse boule sur le toit. On est allé dans le centre de la ville, j'ai vu les édifices de Montréal, en pierre, et les sculptures, c'était élégant. J'aimais la sculpture, je faisais moi-même un peu de sculpture sur bois, j'étais porté vers les formes. On est revenu très tard le soir, j'ai dormi dans le camion, et Gédéon a livré la marchandise vers 3 heures 30 du matin. M. Weltman l'attendait et ils avaient tout le matériel en place pour la vente qui ouvrait vers 7 heures. Gédéon m'a aussi emmené à Toronto, le plus loin que j'étais allé en dehors de la région.

À part de ça, mes parents nous emmenaient de temps à autre à Casselman. Le père louait un gros camion, embarquait toute la famille en arrière et on allait faire une fête avec les parents de la campagne pour une fin de semaine.

Mon père n'a jamais eu de voiture à lui durant tout ce temps-là, jusqu'à ce qu'il ait 60 ans. Il a acheté une voiture neuve, une Ford Meteor. Imaginez-vous que c'était une belle bibite. Rendu à cet âge-là, il avait accumulé ses petites réserves, les enfants étaient partis, tout le monde était placé, alors je suppose qu'il s'est dit: «Je vais jouir un peu de mon argent.» C'était pas beaucoup. Il pouvait se procurer une auto pour \$1,400 à \$1,500 dans ce temps-là. Il a appris à la conduire, se cognant le nez quelques fois au début, mais il est devenu très bon chauffeur. Il a eu énormément de plaisir, même qu'il a changé son auto deux ou trois fois.

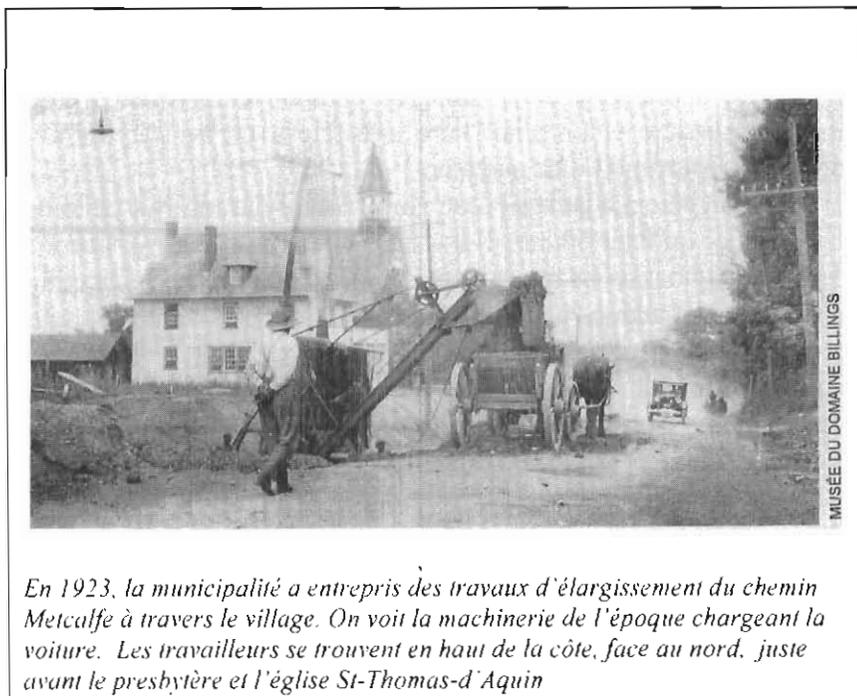
* * *

Léo Henri:

Pas une rue de pavée dans Billings Bridge. Il y avait des trottoirs de bois et les rues étaient de gravier. Ils étendaient un peu de goudron là-dessus. M. Robert Birch passait avec un cheval et un madrier pour aplanir la surface, et c'était son ouvrage de réparer les trottoirs.

À ce temps-là, le chemin Metcalfe à partir de la rue Creek jusqu'au pont de la voie ferrée du Canadien National était extrêmement à pic et très élevé, à peu près à la hauteur du terrain où se trouve maintenant l'école St-Thomas-d'Aquin. Les voitures à chevaux avaient beaucoup de difficulté à monter la côte surtout l'hiver, la saison où Sabourin & Henry avait à transporter en traineaux des centaines de voyages de gros blocs de glace pour les remiser dans leur glacière sur la ruelle Rooney. En 1929 cette côte fut coupée d'environ 12 pieds. C'est la raison que nous voyons de chaque côté, et particulièrement devant l'ancienne église et la présente école, des terrasses aussi élevées.

* * *



Éliane Pelot:

Après que la côte du chemin fut coupée en 1929, le terrain entre le presbytère et la rue Creek était resté avec une pente pas mal raide. Dans les années 30, on a engagé un nommé Lascelles pour la niveler. Il y a travaillé toute la saison avec un cheval et un *scraper*. Chaque voyage de terre était déversé dans la coulée en arrière de l'église. Le midi, M. Lascelles s'asseoyait à l'ombre du garage du presbytère pour déguster son lunch aux sardines et biscuits soda, pendant que les enfants de l'école à côté veillaient sur le cheval.

Avant les années 1940, tout se faisait dans le village même, on allait rarement plus loin. Mais avec l'arrivée de la guerre, beaucoup de monde travaillait en ville. Il n'y avait pas de transport en commun dans le village, alors on devait descendre la côte à pied jusqu'au terminus du tramway au coin des rues Bank et Grove, à Ottawa-sud. Plus tard, il y avait l'autobus qui desservait Ottawa est et qu'on pouvait prendre au coin de Riverdale et Belmont. Chez nous, vers le milieu du temps de la guerre 1939-45, mon mari, Jack, ma soeur Antoinette et moi-même, nous sortions tous à l'ouvrage en ville, tandis que mes huit enfants allaient à l'école. Tous les soirs, il fallait préparer onze lunchs, trois pains de sandwichs, pour le lendemain.

* * *

Ovila Henri:

Le chemin Metcalfé était celui qu'on prenait pour aller à Cornwall. La route n'était pas pavée et il n'y avait pas de trottoir. M. Eugène Lecompte avait une auto. Mais parmi les gens du village, il n'y avait ni voitures ni chevaux. Les fermiers en arrière du village en avaient.

Pour se rendre en ville, il fallait marcher jusqu'au terminus de tramway au coin des rues Bank et Grove à Ottawa sud, et on marchait encore plus loin pour se rendre au Parc Lansdowne. Le pont Billings était à la même place qu'aujourd'hui. Le pont de bois original avait un *toll gate* (à péage). On a remplacé la surface du pont qui consistait en gros morceaux de bois carré par du pavage. King Clancy était le contremaître de la compagnie Dibblee qui a fait le travail.

Ernest Brûlé:

Beaucoup de chars avaient de la misère à monter la côte de Billings. Alors les passagers débarquaient et aidaient à pousser. Le monde s'entraidait.

* * *

Aimé Gagnon:

En 1944, les rues n'étaient pas pavées. C'était de la glaise et les rues devenaient réellement boueuses. À chaque année, le comté faisait creuser les fosses pour faire couler l'eau de surface.

* * *

Lucille Henry:

Il y avait plusieurs voitures dans le village, mais nous n'en avons pas. Mon beau-père, Salomon Henry, en avait une. Les rues étaient de macadam, les trottoirs de bois, mais les planches disparaissaient une par une. Il fallait faire attention en marchant car on ne savait jamais si le trottoir était encore là ou non.

* * *

Donat Lavigne:

Quand je suis entré à la *brickyard* vers 1922, en revirant à droite du pont Billings sur le chemin Bowesville, c'était pavé jusqu'à la glacière de Ottawa Dairy, mais pas plus loin. Je n'ai pas connu le pont de bois. La station de péage était encore là dans mon temps, mais on ne faisait plus payer. Plus tard on l'a déménagée près de la Polar Ice, et Eugène Brûlé a demeuré là longtemps.

Dans mes premiers temps à Billings Bridge, les automobiles étaient rares, et on ne les voyait pas l'hiver parce les chemins n'étaient pas nettoyés. La majorité des gens avait des chevaux. Mon voisin, Dollard Chenier, était un des premiers à acheter une auto. Sa *shed*

servait de garage et un jour comme il entrain dedans il s'est trompé dans ses *gears* et a passé à travers. Il était habitué aux chevaux et il criait «Whoa! Whoa!», mais ça ne marchait pas comme ça.

* * *

Rémi Berthiaume:

Les tramways allaient jusqu'à la rue Grove, mais il n'y en avait pas après 11 heures. Je me rappelle quand les garçons chez-nous sortaient pour une réunion quelconque à la basse-ville, ils se rendaient à l'arrêt de tramway devant la bâtisse du Droit, à l'angle des rues George et Dalhousie. Le père les avertissait: «Si vous êtes pas là à temps pour prendre le dernier tramway, vous allez marcher.» C'était une distance de la basse-ville au chemin Heron! Pour aller à l'école dans le village, les enfants devaient se rendre à pieds.

Dans ce temps-là, mon père, Apolydor, avait une voiture, une McLaughlin-Buick, je crois. Il travaillait au ministère de l'impôt, et il voyageait tous les jours.

* * *

12. LES SOINS DE SANTÉ

Témoignages

Edgar LeRoux:

Il n'y avait pas de bureau de médecin, de dentiste ou de pharmacie à Billings Bridge, ils étaient tous de l'autre côté du pont, à Ottawa sud.

On allait chez le dentiste quand les caries étaient tellement mauvaises qu'il fallait enlever la dent. Je livrais les journaux chez le Dr. Richards un jour que je suis arrivé là avec un mal de dent terrible. Il me l'a enlevée et me dit: «Son, this is a awful shame, but you are going to lose your teeth one by one.» Il semblait dire que c'était malheureux que nous n'ayions pas les moyens de nous faire suivre de façon logique. Il avait raison. La plupart des gens d'ici, même s'ils ont eu une vie extraordinaire dans le village, souffrait dans ce sens-là, par manque d'argent. Aujourd'hui, avec les soins dentaires qu'on a, c'est un cadeau. Imaginez qu'à un moment donné, il faut que toutes les dents disparaissent. Comme mon frère disait: «Ces bonjours de dentiers-là, c'est mieux que rien, mais c'est un paquet de trouble.»

Dans ce temps-là, il n'était pas question d'assurance non plus. La contribution aux plans médicaux, c'était inconnu. On n'y pensait même pas! Vers ce temps-là, c'est la compensation qui est arrivée. Si un homme se cassait la jambe, il avait une compensation. L'allocation familiale s'est vue quand les petits enfants sont arrivés. Ça beaucoup aidé, les gens peuvent le dire.

* * *

Éliane Pelot:

Pour la naissance de mon premier bébé, j'ai eu le Dr. Ferguson, et pour le deuxième, le Dr. Gardiner. C'était le Dr. Wesley McDonald pour les six autres. Presque tous mes enfants sont nés à la maison. Ces docteurs venaient d'Ottawa, et des fois ils arrivaient trop tard. C'était vers les années 1930. Leurs honoraires normaux pour une

telle visite étaient de \$25.00, mais s'ils n'arrivaient pas à temps pour l'accouchement, on avait à payer rien que \$15.00. Heureusement, ma belle-mère, Cecilia Pelot, était sage-femme de grande expérience, et elle vivait tout près. Elle accourait au moment voulu. Une journée, le 6 juin, elle s'est trouvée plus occupée que d'habitude. Deux de ses clientes attendaient leur premier bébé en même temps: moi, j'attendais Gérard, et Alice Marleau, trois blocs plus loin sur la rue Berverley, attendait Roland.

En septembre 1931, un de mes jeunes a dû se faire enlever les amygdales. La note du chirurgien était de \$20.00, celle de l'anesthésiste \$5.00, et les frais de l'hôpital Civique pour une journée s'élevaient à \$10.25.

Une fois, en 1935, on a dû faire venir le Dr. McDonald dans des circonstances pas mal exceptionnelles. Un dimanche après-midi, trois de mes gars, Gérard, Lloyd et Bernard, étaient allés à la pêche dans le ruisseau Sawmill, derrière l'école. Au retour, ils couraient en montant la côte, Gérard en avant. La ligne s'est déroulée et l'hameçon a revolé dans la bouche de Bernard. Il a fallu que le docteur la lui enlève de la langue. Le jeune a été consolé avec un cornet de crème à la glace.

Une visite chez le dentiste, le Dr. Wes Richards, dans ce temps-là, coûtait entre \$4.00 et \$10.00 pour un adulte, dépendant de l'ouvrage qu'il avait à faire. Il passait un enfant pour \$3.00, et si on en envoyait deux en même temps, il les voyait pour le même \$3.00.

* * *

Léo Henri:

Comme médecins, nous avons le Dr. MacDonald de la rue Belmont, mais les docteurs Church et McPherson étaient ceux qui venaient le plus à domicile. Il n'y avait pas de dentiste. C'était les médecins qui enlevaient les dents.

* * *

Oswald Lecompte:

Ma grand-mère, Victoria Turgeon Sabourin, était sage-femme. Elle était aussi importante que la reine. Tous les médecins comptaient sur elle. S'ils savaient qu'elle se chargeait d'un cas, ils ne s'occupaient pas d'être là. Elle recevait un sac de patates ou un rôti de porc comme paiement. Elle demeurait juste de ce côté-ci du magasin Greenberg. Des fois on lui demandait de se rendre jusqu'à Leitrim et on la transportait par pompeur sur la voie ferrée, souvent en plein hiver. Elle apportait toujours un petit cadeau comme un morceau de linge, mais ne demandait jamais de se faire payer.

* * *

Lucille Henry:

Pour mes trois premiers enfants, on n'avait pas d'argent, je suis allée à la clinique de l'hôpital Grace sur la rue Wellington. Pour mes deux derniers, j'ai eu le Dr. Pearl qui avait son bureau sur l'avenue Sunnyside à Ottawa sud. Il venait à la maison. Ma belle-mère avait eu tous ses enfants à la maison avec l'aide d'une sage-femme.

* * *

Donat Lavigne:

Pour le docteur on allait à Ottawa sud chez ce qu'on appelait le *horse doctor*. Il était ancien mais il était bon. Il y avait un dentiste, le docteur Smart, au coin de la rue Bank et l'avenue Sunnyside, en haut où est maintenant la pharmacie Coulter. Je connaissais bien l'autre dentiste, le docteur Richards, mais je n'ai jamais fait faire de l'ouvrage par lui, parce qu'il exigeait qu'on fasse un rendez-vous, tandis que le Docteur Smart nous prenait tout de suite.

* * *

Agnès Raymond:

Demeurant sur l'avenue Hopewell, on était tout près des deux pharmacies à Ottawa Sud: Southwell sur la rue Bank en face de Hopewell et Coulter à l'angle de Bank et Sunnyside. Southwell était le premier dans le secteur. Mon frère Arthur a travaillé pour M. Southwell pendant 25 ans. Sa clientèle incluait à peu près tout le monde de Billings Bridge, vu qu'il n'y avait pas de pharmacie dans le village.

* * *

LES RACONTEURS ET LEUR FAMILLE

RÉMI BERTHIAUME (1912-1994)

Je suis le fils de Apolydor Berthiaume (1889-1948), originaire de Hawkesbury, et de Clémentine Raymond (1889-1965), native de Hull. Ils se sont mariés en 1909. Ils eurent treize enfants: Marie-Laure, Rémi, Richard, Charles, Laurent, Raymond, Jacqueline et Paul. Les cinq autres sont morts peu après la naissance.

La famille a demeuré à la Côte-de-Sable à Ottawa avant de venir à Billings Bridge en 1936, quand j'avais 24 ans. Mon père a acheté la ferme et le troupeau de vaches de Edward Parson sur le chemin Heron, juste à l'ouest du chemin Metcalfe.

En 1939 je me suis marié à Liliane Bourbonnais dans l'église Ste-Euphémie de Casselman. Elle est la fille de Valmore Bourbonnais et de Valéda Désormeaux. Nous avons eu huit enfants: Gilles, Pierre, André, Claude, Louise, Denis, Françoise et Lucille.

Avec mon frère Raymond et d'autres membres de ma famille, nous avons formé des compagnies pour construire des maisons dans différents secteurs de la ville, particulièrement, Heron Park.

* * *

AGNES (WARNOCK) BRÛLÉ (1900-1984)

Je suis la fille de James Warnock et de Agnes Wilson, et nous avons demeuré un bout de temps dans le secteur Glebe d'Ottawa.

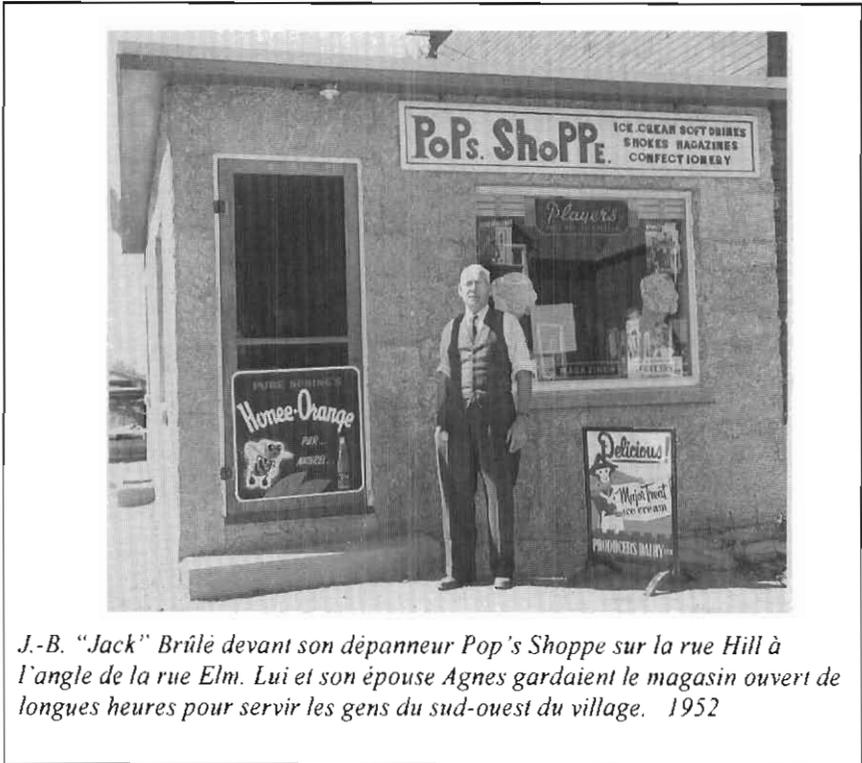
Je me suis mariée à Jean-Baptiste «Jack» Brûlé (1896-1971) en l'église St-Brigid d'Ottawa, le 1er mai 1923.

Jack est né à Billings Bridge, le fils de Edouard Brûlé (1866-1938) et Léa Sabourin (1866-1940). (Pour de plus amples détails, voir la section ci-dessous sur son frère Edgar.)

Il a travaillé pour la compagnie de son père, E.D. Brûlé & Fils Ltée, mais quand l'entreprise a fait faillite dans les années 1930, il

s'est acheté un camion pour \$150 et est allé dans les affaires à son propre compte, vendant et livrant de la pierre.

Se servant du bois d'une vieille grange qu'il avait démolie, Jack nous a construit une maison sur la rue Hill à l'angle de la rue Elm. Elle est encore là. Le terrain avait appartenu aux Grimes. Plus tard il a ajouté une allonge pour ouvrir un dépanneur nommé *Pop's Shoppe*. On s'en est occupé pendant plusieurs années.



Jack et moi avons eu quatre enfants: Philip, Frank, Joan et Leo.

Pour quelques années menant à sa retraite, Jack fut employé au service de la Chambre des Communes. Il est mort dans mes bras le 8 mai 1971.

* * *

EDGAR BRÛLÉ (1892-1982)

Mon père était Edouard Brûlé (1866-1938). Ses parents sont venus à Billings Bridge de Papineauville, Qué. Ma mère était Léa Sabourin (1866-1940). Ils eurent dix enfants, cinq garçons, Edgar, Jean-Baptiste «Jack», Maurice, Alex, Michel, et cinq filles, Thérèse, Lina, Catherine, Rose et Liliane.

Edouard a été sous-préfet de la municipalité de Gloucester de 1910 à 1929. Il a aussi commencé plusieurs entreprises: paysagiste, carrière de pierre, construction de chemin et contracteur général, sous le nom de E.D. Brûlé & Fils Ltée.

Je me suis marié à Bérénice Cadieux (1896-1989) en 1916. Elle est la fille de Horace Cadieux et de Alda Martin de Pellen. Elle venait de Hull et ne connaissait pas la vie de campagne, comme à Billings Bridge. J'ai commencé à lui montrer tout ça. Elle ne parlait pas un mot d'anglais. Avec tous les anglophones, elle se croyait rendue bien loin. Il y avait les Birtch, Preston, Donoghue, Fisher, Dowler et Evans. Par contre, le village lui-même était pas mal francophone. Il y avait les Lecompte, Richard, Charlebois, Longpré, Lemire et Henri.

Bérénice et moi avons eu dix enfants: Royal, Charles, Cécilien, Gérard, Adèle, Jacques, Thérèse, Rodrigue, Ernest et Jean-Louis. Nous avons demeuré sur la rue Hill (maintenant Clémentine), au côté ouest du village. J'ai travaillé un nombre d'années pour la compagnie de mon père. Plus tard j'ai été employé à l'installation de toitures pour J.D. Sanderson et pour J.R. Douglas.

* * *

EDOUARD BRÛLÉ (1908-1980)

Mes parents étaient Alexis Brûlé (1883-1973) et Marie-Anne Potvin (1886-1977). Le père avait acheté une vieille maison de brique sur le chemin Bowesville qui avait huit arpents de terre de jardin. Plus tard on a nommé le site Nordic Circle, là où est maintenant le petit parc sur la rive de la rivière Rideau. Comme Alexis n'avait pas d'argent, on lui

a enlevé la propriété. La famille a demeuré durant 3 à 4 ans dans l'ancien presbytère en face de l'église St-Thomas d'Aquin.

Le Brûlé qui mène maintenant la compagnie Brûlé Construction fondée par Edouard Brûlé est mon oncle et parrain.

En 1937, je me suis marié à Juliette Décarie (1913-1995). Juliette était native de Gaspé, Québec, mais quand elle était toute jeune, sa famille a déménagé à Hull. On a demeuré à différentes places à Billings Bridge, mais surtout sur la rue Beverley. Nous avons eu un fils, Michel. J'ai été employé pendant de nombreuses années par le Ministère de la Voirie de la province, comme conducteur de charrette et de camion. Le garage se trouvait sur la rue Elm.

* * *

ERNEST BRÛLÉ (1921-1991)

Je suis le petit-fils de Joseph Brûlé (1848-1939) et Joséphine Lecompte (1855-1932), et le fils de Alexis Brûlé (1883-1973) et Marie-Anne Potvin (1886-1977), mariés en 1903 en l'église St-Thomas-d'Aquin. Le 5 mai 1973, Alexis et Marie-Anne ont célébré leur 70^e anniversaire de mariage! Alexis est décédé trois mois plus tard.

Nous étions 14 enfants: 11 garçons, Alex, Eugène, Edouard, Wilfrid, Paul, Isidore, Rodolphe, Albert, Ernest, Georges, Colbert et 3 filles, Béatrice, Éva et Eugénie.

Quand je suis né, la famille demeurait dans une maison en briques au Nordic Circle, sur le chemin Bowesville qui longe la rivière Rideau. Il y avait une dizaine de familles qui résidaient là. Mon père avait acheté un arpent au centre d'un grand champ de 6 arpents, il cultivait un jardin et fournissait les magasins de la ville. Nordic Circle était comme un petit parc juste au bord de la rivière, en face de la *brickyard*. Plus tard, les maisons ont toutes été démolies, et le terrain appartient maintenant à la C.C.N.

En 1943, je me suis marié à Laurette Trottier (1919-) d'Alexandria, et nous avons eu une fille, Hélène. Nous avons vécu sept ans au 425 avenue Hilton à Ottawa comme concierges, elle en dedans et moi en dehors. De cette manière, on a pu sauver de l'argent.

Ensuite on est revenu à Billings Bridge s'installer au coin de Ohio et Bank avec mon frère Colbert. Finalement on a acheté une propriété sur la rue Rockingham en 1955.

Mon métier était celui d'électricien et j'ai travaillé pour différentes compagnies, particulièrement Demers Electric.

* * *

JEANNE (BOIVENUE) BRÛLÉ (1912-)

Mes parents étaient Alphonse Boisvenue (1889-1975), natif de Casselman, et Annie Bissonnette (1893-1943), originaire de Cochrane, Ont. Ils eurent six enfants: Cécile, moi, Jeanne, Yvonne, Yvette, Paul et Thérèse.

Je suis née à Casselman, et la famille a déménagé à Billings Bridge en 1919, quand j'avais 7 ans. Dans le temps où mes parents demeuraient sur le chemin Bowesville, ils avaient la seule maison de pension dans la place. Je me suis mariée à Eugène «Bidou» Brûlé (1906-1981) en 1927, et nous avons vécu un bout de temps avec ses parents, Alexis et Marie-Anne, puis avec mes parents dans la grosse maison où se trouve maintenant le centre d'achats Billings Bridge. Au bout de la ruelle le long de la voie ferrée, qui menait du chemin Metcalfe, il y avait trois demeures, une double et une simple. Les LeBreton vivaient là aussi. En 1955, nous avons déménagé à une jolie maison sur le chemin Walkley, mi-chemin entre la rue Bank et la promenade Riverside.

Bidou et moi avons eu sept enfants: Alice, Gérard, Vincent, Jeanne, Bernadette, Robert et Ronald. Bidou a travaillé toute sa vie pour la compagnie Canada Bread. Au début il avait la charge des chevaux qui servaient à faire la livraison du pain à travers la ville. Quand les chevaux ont été remplacés, il avait la fonction de mécanicien, ensuite pour un autre vingt ans, il a conduit un gros camion transportant le pain aux épiceries des villes et villages le long de la route 17, d'Ottawa à Pembroke.

* * *

JEANNE (DROUIN) CHARRON (1916-1991)

Je suis la fille de Odilon Drouin (1897-1972), originaire de Ste-Adèle, Québec, et de Joséphine Paquet (1883-1960), originaire de Moose Creek, Ontario. Odilon et Joséphine ont eu 3 garçons et 2 filles: Alda, Raoûl, Albert, Gérard et , moi-même, Jeanne.

J'avais onze ans quand on est déménagé de Casselman pour venir demeurer à Billings Bridge, sur le chemin Metcalfé, en face de la famille Robert Preston. La maison appartenait à M. Lecompte. Après 6 ou 7 ans, on a déménagé à l'autre côté du chemin dans une maison louée de Eddie McCartin. La famille Drouin y est restée 26 ans.

Émile Charron (1914-1984) et moi avons été mariés par le curé de St-Thomas d'Aquin, Aurèle Bélanger, le 31 décembre 1936. Nous avons eu 5 garçons: Roland, Ronald, Marcel, Jacques et Robert.

Émile est le fils de Salomon Charron (1858-1946) et de Elmire Charlebois (1872-1964).

Salomon et Elmire ont eu 8 filles et un garçon: Rose, Florence, Valéda, Melina, Manda, Alice, Ida, Éva et Émile. Ils ont tous demeuré à Billings Bridge.

La famille Charron est arrivée à Billings Bridge vers 1911. (Salomon est le frère de la mère de Maxime Henri). Salomon travaillait encore à la carrière de Edouard Brûlé et à l'âge de 72 ans il lançait encore une masse de 22 livres pour casser la pierre. Il marchait une distance de 3 milles matin et soir pour se rendre à son ouvrage.

Émile à travaillé plus de 50 ans pour la famille Greenberg, soit au magasin de Mose, ou comme camionneur pour la compagnie de produits de chauffage de Sam Greenberg.

* * *

MARY (WALLACE) CURRIE (1907-)

Je suis la fille de Richard «Dick» Wallace(1866-1954) et de Catherine Diamond (1872-1969). tous deux originaires de Osgoode. Ils eurent quatre enfants: Margaret, Michael, Cecilia et moi-même, Mary.

En 1913, mon père a acheté un lot d'un demi-acre à l'angle du chemin Heron et l'avenue Clover. C'était dans le nouveau secteur appelé Brookfield Acres où la compagnie de bois de construction Barrett Brothers, George et Ernie, venait de faire arpenter les lots pour bâtir des maisons. Mon père, qui se trouvait à l'emploi des Barrett, y a bâti la première maison. Comme elle se trouvait dans un grand champ de trèfle, il donna le nom de Clover Avenue à la rue adjacente.

J'étais membre de l'église St-Thomas d'Aquin, et j'ai assisté à l'école de la paroisse d'environ 1914 à 1919. J'ai fait ma première communion en juin 1918 et j'ai été confirmée en octobre 1919.

Je me suis mariée à Norman Currie (1906-1980) en 1933. Nous avons eu un fils, Francis.

Nous avons vécu un nombre d'années dans la paroisse Canadian Martyrs à Ottawa est, mais après un bout de temps, nous sommes revenus dans le secteur Billings Bridge.

J'ai été membre de la Catholic Women's League de la paroisse, et ai servi comme présidente pendant sept ans.

* * *

AIMÉ GAGNON (1916-1984)

Je suis né à Casselman, le fils de Claude Gagnon et Sarah Desautels. J'avais un frère, Réal, qui est devenu prêtre, et deux sœurs, Claire et Idola. À mon retour de service militaire outre-mer comme pilote de bombardier, je me suis établi à Billings Bridge. J'ai loué le magasin sur le chemin Metcalfe (1404, rue Bank), dans le bloc entre les rues Beverley et Elm.

En avril 1947, je me suis marié à Élodie Dalrymple (1912-) Ses parents étaient James Dalrymple et Eugénie Farrell, originaires de Rockland, mais la famille a déménagé à Hull quand Élodie était jeune. D'origines écossaise et irlandaise, sa famille était devenue francophone. Élodie avait un frère, Albert, et quatre sœurs: Margot, Cécile, Agathe et Jeanne-d'Arc.

Après notre mariage, j'ai acheté la propriété du magasin et nous avons occupé l'appartement au-dessus. On a gardé le magasin ouvert sept jours par semaine jusqu'en 1950, à la naissance de notre deuxième enfant, Claude. Notre première était Monique, née en 1948.

* * *

ANTOINETTE GAUTHIER (1908-)

Je suis la fille de Eugène Gauthier (1877-1951) et de Eugénie Barbeau (1874-1939). Mon père, natif de Papineauville, a déménagé à Ottawa en 1895 pour faire son apprentissage en cordonnerie. Eugénie est née à Ottawa. Elle était institutrice depuis trois ans quand elle et Eugène se sont mariés à l'église St-Jean-Baptiste en 1897.

Eugène et Eugénie eurent 10 enfants, mais cinq d'eux sont morts très jeunes. Les autres sont Éliane, Françoise, Lionel, Antoinette et Royal. Leur maison sur la rue Anderson fut détruite dans le grand feu de Hull-Ottawa en 1900. En 1919, Françoise, étant entrée au noviciat des Soeurs Grises, dut subir une opération et durant sa convalescence à l'hôpital, est décédée subitement. Elle avait 17 ans.

Ma mère est morte en 1939 et quelques années plus tard, mon père et moi sommes allés rester avec la famille de ma soeur Éliane sur la ruelle Rooney à Billings Bridge.

J'ai travaillé comme enseignante pendant douze ans, puis comme secrétaire au War Time Prices and Trade Board durant la guerre, ensuite à la Canadian Lumbermen's Association, et pour les dernières seize années, au siège social de la Société Radio-Canada.

* * *

LÉO HENRI (1915-)

Mon arrière-grand-père, Maxime Henri Sr arrive de Masham, Québec, à Billings Bridge en 1858 avec son épouse Reine Viau. Ils ont trois fils, Léandre, Baptiste et Romuald. Leur maison, une cabane en rondins, est située sur la rue Hill.

En 1884, Léandre (1860-1938), mon grand-père, épouse Philomène Charron (1854-1898) en l'église Notre-Dame-de-Lourdes de Cyrville et ils s'établissent dans le village. Ils eurent cinq garçons tous nés à Billings Bridge: Maxime (mon père), Léon, Salomon, Alexandre et Jean.

Maxime Henri Jr (1886-1950) épouse Alma Fleury (1884-1981) en 1910 dans l'église St-Jean-Baptiste d'Ottawa, et la même année achète une maison sur le côté sud de la rue Beverley pour la jolie somme de \$800. Ils eurent huit enfants: Germaine, Gédéon, René, Léo (né en 1915), Ovila, Rita (ainsi que Jean et Gertrude, décédés). Ovila demeure encore aujourd'hui dans la maison paternelle. Maxime fut un ingénieur stationnaire au service du Ministère des Travaux Publics pendant 20 ans.

En 1940, j'ai épousé Lucienne Danis (1912-1986), institutrice à l'école St-Thomas d'Aquin. Elle était la fille de Zotique Danis et Ernestine Huneault de Rockland, Ont. En 1942 nous avons acheté une maison sur le côté nord de la rue Beverley, à peu près en face de la maison de mes parents, et y sommes demeurés jusqu'en 1959. Nous avons eu dix enfants: Lucien, les jumeaux Jean et Jacques, Yvon, Micheline, Jules, les jumelles Jeannine et Jacqueline, Monique et Denis.

J'ai été commissaire d'école de 1954 à 1961. J'ai dû laisser après avoir fait une crise cardiaque. J'ai été le fondateur et président de l'Association des parents-instituteurs à notre école.

En juin 1977, j'ai reçu une lettre de félicitations du Premier Ministre de Ontario, William Davis, pour mon engagement dans un nombre d'oeuvres au cours des années. Ensuite, à une réception à Toronto, il m'a présenté une citation encadrée et le Lieutenant-Gouverneur de l'Ontario, Mme Pauline McGibbon, m'a décoré avec la médaille du «Bon Citoyen». J'étais le premier Canadien-français à recevoir cet honneur.

* * *



Le Premier Ministre de l'Ontario, l'Honorable William Davis, présente à Léo Henri à Toronto, la Décoration du Mérite Civique de l'Ontario, le 1er juillet 1977. Sur le veston de M. Henri, on voit la Médaille du Bon Citoyen présentée quelques moments auparavant par la Lieutenant-Gouverneur de l'Ontario, Mme Pauline McGibbon.

* * *

OVILA HENRI (1918-1998)

Je suis né et toujours demeuré au 1158, rue Bélanger. J'avais trois frères, Gédéon, René et Léo, et deux soeurs, Germaine et Rita. Deux autres sont morts tout jeunes. (Pour d'autres détails sur la famille Henri, voir la section de Léo Henri.)

En 1966, je me suis marié à Jeannette Périard (1918-1993), fille de M. et Mme Émile Périard de Hull. Nous avons demeuré dans la maison paternelle.

Quand mon père, Maxime Henri (1886-1950), et ma mère Alma Fleury (1884-1981), se sont mariés, ils ont demeuré avec le grand-père sur la rue Kilborn, et ensuite ils ont déménagé ici sur la rue Beverley, vers 1915.

Maxime a travaillé pendant des années pour le Ottawa Suburban Road, où il faisait les enseignes de chemin. Il a ensuite passé un examen du gouvernement et a été engagé comme ingénieur stationnaire au Ministère des Travaux Publics jusqu'à sa mort en 1950, à l'âge de 64 ans et neuf mois.

Moi-même, j'ai travaillé une bonne partie de ma vie pour le magasin J.L. Brûlé.

* * *

EDMOND HENRY (1910-)

Je suis le fils de Léon Henry (1887-1965), né à Cyrville, et de Malvina Fleury (1890-1968), née à Masham, Québec, ensuite sa famille a demeuré à Hull.

Léon était le fils de Léandre Henri et Philomène Charron, mariés en 1884 en l'église Notre-Dame-de-Lourdes de Cyrville. Quelque temps après, ils ont déménagé à Billings Bridge. (Pour plus de détails, voir la section sur Léo Henri).

Quand Léon et Malvina se sont mariés, ils ont demeuré sur la rue Beverley, à peu près au milieu du bloc. Malvina ne disait pas un mot d'anglais, mais après cinq ou six ans, elle le parlait passablement bien. C'était pas mal anglais au village. Ils ont eu quatre garçons et

quatre filles: Louis, Edmond, Hector, Anita, Lucienne, Alfred, Laurette et Pauline. Ils sont tous allés à l'école St-Thomas d'Aquin.

Mon père est entré dans le commerce de la glace avec Edmond Sabourin comme partenaire, sous le nom Sabourin & Henry. Ils ont construit la glacière en 1921-22, le terrain nous appartenait. Après 10 ans de partenariat, ils ont invité le frère d'Edmond, Philippe, à se joindre à eux.

Moi, j'ai commencé à livrer la glace à l'âge de 14 ans. Mais quand on achetait un camion neuf, c'était toujours l'employé Laurent Brûlé qui l'avait. Moi, quand je conduisais, c'était jamais le neuf, mais un vieux Ford à pédales. Je couvrais le centre-ville et la Côte-de-Sable, tandis que mon frère Louis faisait Ottawa sud.

En 1937, j'en avais assez et j'ai pu avoir une position comme arboriculteur avec le Ministère de la Voirie de l'Ontario, et j'y suis resté jusqu'à ma retraite en octobre 1975. Mon travail me menait d'un bout de la province à l'autre, du Manitoba au Québec, et j'étais souvent absent de deux à six semaines à la fois. Ma femme était toujours seule.

Je me suis marié en 1938 à Gertrude Sauvé (1910-), native de Cornwall. Elle est la fille de Frank Sauvé et de Édith Gérard. La cérémonie a eu lieu à l'église de Canadian Martyrs à Ottawa Est. Gertrude et moi avons eu deux garçons, Richard et Michel.

* * *

LUCILLE (LAPLANTE) HENRY (1916-1998)

Mon père, Wilfrid Laplante (1880-1963), est né à Napierville, Qué. Ma mère, Albina Beauchesne (1883-1954), est née à Valleyfield, Qué. Ils se sont mariés à Casselman en 1906. Ils quittèrent Casselman pour Embrun en 1925, puis déménagèrent à Billings Bridge en 1933, demeurant sur le chemin River, en arrière de l'épicerie J.L. Brûlé.

Wilfrid et Albina eurent 13 enfants dont trois sont décédés en très bas âge. Les enfants: Eugène, Lionel, Lucille, Albert, Alice, Émile, Alma et Régina (jumelles), et Lucien et Lucienne (jumeaux). Les plus âgés reçurent leur éducation à l'école de Casselman, mais les

cinq plus jeunes ont été baptisés à St-Thomas d'Aquin et ont fréquenté l'école paroissiale.

Mon père a travaillé pour la *brickyard* Merkley, pour la compagnie de produits de chauffage Stinson, et pour la compagnie de construction de routes Dibblee. Il est mort en 1963, ayant perdu la vue plusieurs années avant, même avant la mort de sa femme. _

Un de mes frères, Albert, eut un sérieux accident lorsqu'il n'avait que 12 ans. Un jeune de 5 ans avait pris un fusil chargé, le tira et frappa Albert dans la jambe qui a dû être amputée. Il a passé sa vie à marcher avec des béquilles.

En 1938, j'ai épousé Ernest Henry (1915-1999) en l'église St-Thomas d'Aquin, le révérend père Louis Lee officia.

Ernest est le fils de Salomon Henry (1889-1954) et de Émilia Langevin. Ils eurent sept enfants: Ernest, Aurèle, Émile, Hervé, Omer, Eugénie et Albert. Ernest a toujours travaillé pour la compagnie de son père, S. Henry & Fils Co. Ltée, dans le tourbage et le ciment.

Ernest et moi avons eu cinq enfants: Hubert, Simone, Jérôme, Roger et Cécile.

Ça fait depuis 1946 que nous demeurons sur le chemin Walkley, un peu à l'est du chemin Metcalfe.

* * *

DONAT LAVIGNE (1896-1982)

Je suis né à Ripon, Québec, le fils de Jean-Baptiste Lavigne (1872-1933) et de Julie Saint-Jude (1872-1948). Mon épouse, Marie-Jeanne Grandchamp (1900-1969), fille de M. et Mme Joseph Grandchamp, était native de Hull. Marie-Jeanne et moi avons eu sept enfants: Antoine, Armand, Lucien, Raymond, Aldéna, Gérard et Roger. Nous avons passé une bonne partie de notre vie à Billings Bridge. On est venu la première fois en 1926. Notre fils Lucien avait 14 mois. J'ai travaillé à la *brickyard* à peu près trois ans, mais à l'arrivée de la dépression dans les années 30, la fabrique était presque fermée. On a quitté Billings Bridge pour déménager à Hull où j'ai commencé à travailler pour une fonderie. Un de nos fils, Gérard, a été baptisé à

Wrightville. Quand la fonderie a fermé, on est allé vivre à Limoges pour un bout de temps, puis dans le temps de la guerre on est revenu ici et j'ai retourné à la *brickyard*, jusqu'en 1953. Pendant 15 hivers, je travaillais à deux jobs à la fois, à livrer de la brique et aussi à livrer de la glace pour la glacière Cowan. Durant la deuxième guerre, deux de nos gars, Armand et Lucien, sont allés de l'autre bord. Un y a été quatre ans et demi, l'autre trois et demi. Quand ils sont revenus, Armand en avril, et Lucien en septembre, j'étais là pour les recevoir.

* * *

OSWALD LECOMPTE (1899-1980)

Mes grands-parents Paul Lecompte (1828-1906) et Marie Charbonneau (1828-1909) s'étaient établis dans la paroisse sur une terre où est maintenant le chemin Heron. Ils eurent 8 enfants, tous nés ici. Paul avait aussi une autre ferme à East Templeton qu'il cultivait.

Mon père, Eugène Lecompte (1865-1959), est né à l'autre bout du chemin Heron et a vécu là plusieurs années. Il s'est marié à Victoire Sabourin, originaire du village de Leitrim, fille de Victoria Turgeon. Les Turgeon étaient une vieille et nombreuse famille dans cette région.

Après leur mariage, Eugène et Victoire ont acheté une ferme sur l'avenue Kilborn. C'est là que je suis né. Ils ont vendu cette ferme peu après, et acheté la ferme voisine. La maison faisait face à une petite ruelle qu'on a appelée plus tard Randall. Il y avait rien que trois maisons sur la ruelle et chaque printemps il nous arrivait de rester pris dans la boue. Quatre ans après, ils ont quitté cette place et déménagé à une autre ferme, celle-ci au coin des chemins Metcalfe et Walkley, là où se trouve maintenant le concessionnaire Ford. Ils eurent trois enfants: Arthur, Alice et moi-même. Oswald. Nous avons tous été élevés là. Eugène avait aussi un autre 25 arpents de terre un peu plus au nord sur le chemin Metcalfe, qui fut vendu pour le centre commercial Alta-Bank.

En 1926 je me suis marié à Alice Smith (1894-1989). On était allé à la même école, Ellwood. Alice est la fille de James Smith et Mary Ann Craig, qui demeuraient sur la ferme voisine de la nôtre sur

le chemin Metcalfé, là où se trouve maintenant le magasin de vins et spiritueux. James et Mary Ann avaient six filles et un fils: Florence, Mary Ann «Mina», Lily, Jenny, Alice, Ned et Gertrude.

Alice et moi avons eu quatre enfants: Eugène «Gene», Edith, Vivian et Craig. J'ai travaillé à divers emplois, le commerce des chaussures, et plus tard, comme agent immobilier. Au cours des années, on a vécu à différents endroits: à Cornwall, à Saint-Jean, N.-B., et sur l'avenue Pretoria à Ottawa.

* * *

EDOUARD LEMIRE (1883-1982)

Cette année, 1978, j'atteins mes 95 ans. Je suis né le 18 avril à Manotick Station, pas très loin de Billings Bridge. Je me suis marié à Régina Pharand (1879-1931) de Piperville. Nous avons eu trois enfants: Edna, Florence et Alice qui est devenue une religieuse de la Congrégation du Précieux Sang, avec le nom de religion Soeur Marie Assunta. On a demeuré sur une ferme à Ramsayville jusqu'en 1934. Régina est morte à 52 ans et est enterrée à Gloucester.

Quelques mois plus tard, j'ai déménagé au village et construit une maison sur un terrain de 50' x 150' que j'ai acheté de M. Arpha Leduc sur la rue Elm. Après ma retraite, j'ai revendu la propriété à Eugène Philippe, le frère de mon gendre, Donat.

J'ai ouvert une station de service B.A. Oil sur le chemin Metcalfé en 1936 et m'en suis occupé jusqu'à ma retraite dans mes 80 ans. Pendant plusieurs années, Donat Philip (1903-1978), le mari de ma fille Edna (1909-1940) s'est occupé de réparation d'autos dans la partie nord de mon garage. Donat et Edna ont eu deux fils, Fernand et Norman. Les garçons étaient très jeunes quand leur mère est décédée, alors leur tante Florence a aidé à les élever. J'ai été membre de la Société St-Jean-Baptiste de la paroisse.

* * *

STELLA «ELLA» (BRÛLÉ) LEMOINE (1896-1994)

Mon père, Joseph Brûlé (1849-1939) est né à Papineauville, mais il n'avait que deux ans quand sa famille déménagea à Billings Bridge en 1851. Son père, Joseph Brûlé, a piloté le radeau qui a emmené le Prince de Galles, plus tard, Edward VII, sur l'Outaouais quand celui-ci a visité Ottawa pour poser la première pierre de l'édifice du parlement.

Ma mère, Joséphine Lecompte (1855-1932) est née à Billings Bridge. Elle et Joseph Brûlé se sont mariés dans l'église Notre-Dame-de-Lourdes de Cyrville en 1874 (il n'y avait pas encore d'église à Billings Bridge) et ont demeuré ici presque toute leur vie. Ils eurent 15 enfants, 10 filles et 5 garçons. Quand mon père est mort à l'âge de 89 ans, on comptait 180 descendants.

Je suis née à Richmond, Ontario, où mon père, tout en étant contracteur, faisait un petit jardin sur quatre arpents de terre. On avait des volailles et un cheval. Ensuite, mon père avait acheté une propriété de l'autre côté du pont Billings à Ottawa sud. Ça faisait partie de la paroisse St-Thomas d'Aquin et j'allais à l'école de la paroisse.

En 1917, je me suis mariée à Henri Lemoine (1891-1962) dans l'église St-Pierre de Sorel, Québec. Henri était natif de Sorel, fils du marchand général Pierre Cyril Lemoine (1856-1953) et de Valéda Marsan. Ce couple s'était marié dans l'église St. Mary, à Jewett, Connecticut en 1875.

Nous nous sommes installés à Sorel. Henri était électricien et travaillait à l'entretien des navires du Canadien Pacifique dans le port de Sorel. Un jour, il a failli s'électrocuter en faisant des réparations, et les blessures à ses mains étaient tellement graves qu'il a dû abandonner son métier. C'a affecté l'usage de ses mains le restant de sa vie. Il a commencé à aider son père dans son commerce. Là nous avons eu trois enfants, Lorraine, Pauline et René. Celui-ci est mort à 4 mois et demi.

On était quatre soeurs à Sorel, mais quand les trois autres sont parties, je m'ennuyais. Alors on a vendu notre maison et sommes revenus à Ottawa vers 1927. Ma belle-mère trouvait que j'avais tort

de partir de là. C'est vrai qu'on était bien, on pouvait aller au magasin de mon beau-père et prendre tout ce dont on avait besoin.

À Billings Bridge, on avait l'intention de demeurer avec mes vieux parents, mais comme leur maison sur la rue Creek passa au feu en 1928, on a loué une maison qui appartenait à M. Robert Preston, sur le chemin Metcalfe, juste en face de la rue Creek, et on y a ouvert un petit magasin de confiseries, au grand plaisir des élèves de la petite école St-Thomas. *(Cette maison serait ensuite occupée pendant plusieurs années par Harry Greenway (1895-1954) et son épouse, ma soeur, Lavina Brûlé (1899-1986), qui l'ont ensuite vendue aux religieuses de Ste-Croix.)* Quand la nouvelle maison sur la rue Creek fut terminée, on a déménagé et y a demeuré jusqu'au printemps de 1976.



Harry et Lavina (Brûlé) Greenway devant leur maison située en face de la rue Creek. Quelque dix ans avant, la maison était occupée par Henri et Ella (Brûlé) Lemoine qui y avait ouvert une confiserie. Après les Greenway, les Soeurs de Ste-Croix qui enseignaient à l'école St-Thomas-d'Aquin ont acquis la maison pour en faire leur couvent. 1938

* * *

EDGAR LeROUX (1922-)

Mon père, Dieudonné «Dan» Leroux (1889-1955), était natif de Rigaud, Québec. Sa famille avait passé par Alexandria et Fournier et

vers 1895 elle est arrivée à Casselman, où elle est demeurée pour de longues années. En 1910, Dieudonné s'est marié à Amanda Beauchesne (1891-1940) de Casselman. Amanda est décédée le Jour de Noël 1940.

Il était menuisier de métier. En 1928, la famille est déménagée à Billings Bridge et s'est installée d'abord sur la rue Elm. Après un nombre d'années à faire le tour du village dans différents locaux, on a acheté une maison de Mme Barnes au coin du chemin Metcalfe et la rue Elm où on est demeuré pour presque toujours. Dieudonné a passé de nombreuses années à travailler comme contremaître à la *brickyard* des Merkley.

Mes parents eurent onze enfants: Ernest, Rosa, Arthur, Lucia, Napoléon, Blanche, Edgar, Éva, Léo, Henri et Marie. Cette dernière est morte à la naissance.

À sa retraite, mon père avait acheté un terrain en face de M. Lecompte sur le chemin Metcalfe et il avait construit un petit restaurant et un appartement en arrière. À ce moment-là, ma mère était morte. Il s'était remarié en secondes noces avec ma tante Alma, qui était veuve. Dieudonné est mort en 1955 à 65 ans.

Quand elle était jeune fille, ma mère avait souffert de fièvres rhumatismales, et cela lui avait laissé un problème cardiaque. Mais malgré tout, elle a élevé une nombreuse famille. Elle est morte en 1940 à l'âge de 49 ans.

Durant la deuxième guerre mondiale, j'étais dans la Marine Royale Canadienne de 1941 à 1946. En 1944, j'ai épousé Ardis Andrew dans l'église St. Mary de Halifax. La fille de Eric Andrew et Lois Free de Laflèche, Saskatchewan, Ardis était membre du Service féminin de la marine royale du Canada. Revenus à Ottawa, Ardis et moi avons eu trois enfants: Estelle, Pierre et Élisabeth.

En 1970, j'ai obtenu un doctorat en sciences de l'Université McGill. J'ai passé ma carrière à Agriculture Canada, finissant comme Sous-Ministre Adjoint, chargé de la direction des recherches scientifiques, à partir de 1977 jusqu'à ma retraite en 1986. Durant cette période j'ai servi comme chef de file d'un comité national formé pour négocier avec le Food & Drug Administration des États-Unis l'acceptation de la nouvelle huile comestible Canola. Cette huile avait été développée par des scientifiques canadiens après 22 ans d'effort,

et elle promettait un impact économique très important. Six ans d'échanges intenses ont porté fruit: les Américains l'ont approuvé et ont ouvert leur marché. Par la suite, j'ai été nommé officier de l'Ordre du Canada. La présentation par le Gouverneur Général Mme Jeanne Sauvé eut lieu en 1986.



En 1989, Edgar Joseph LeRoux, O.C., B.A., M.Sc., Ph D., reçoit du Gouverneur Général du Canada, Son Excellence Jeanne Sauvé, le Prix pour Services Insignes décerné aux agents supérieurs de la fonction publique. Le Premier Ministre du Canada, l'Honorable Brian Mulroney, assistait à la cérémonie. L'année précédente, le Dr LeRoux avait été nommé Officier de l'Ordre du Canada par Son Excellence Jeanne Sauvé. En 1986, la Société d'Entomologie du Canada lui accorda leur médaille d'or pour son importante contribution à la Direction Générale de la Recherche à Agriculture Canada.

* * *

ÉLIANE (GAUTHIER) PELOT (1898-1990)

Mon père, Eugène Gauthier (1877-1951), natif de Papineauville, Québec, s'est marié à Eugénie Barbeau (1874-1939) d'Ottawa en

1897. Ils eurent dix enfants dont cinq seulement ont survécu l'enfance: Éliane, Françoise, Lionel, Antoinette et Royal.

Mon mari, William John «Jack» Pelot (1900-1969) est né à Quyon, Québec, le fils de John Henry «Jack» (Sr) Pelot (1872-1953) et de Cecilia Smith (1875-1968). La famille a déménagé à Ottawa en 1902, et à Billings Bridge en 1909 dans la maison voisine de celle de Bernard «Barney» Rooney. Celle-ci se trouvait sur le chemin Metcalfe à l'angle de la ruelle à laquelle on a donné, un demi-siècle plus tard, le nom de Rooney. Quand Barney est mort, il a légué sa maison aux Pelot. Jack et Cecilia eurent sept enfants: Agatha, Muriel, John, Lloyd, Cecilia et Viola. L'autre est morte en enfance.

Jack et moi nous sommes mariés en 1925 à la Basilique Notre-Dame. La même année nous avons bâti un bungalow sur la ruelle Rooney, avec l'aide d'ouvriers du village: le menuisier Félix Clermont, l'électricien Norman Lecuyer, le plombier Norman Rowan et le plâtrier Albert Villemaire. Ce bungalow et celui des Lemoine sur la rue Creek étaient les deux seuls de ce style dans le village à ce temps-là.

Nous avons eu sept fils et une fille: Gérard, Lloyd, Bernard, John, Ivan, Vivian, Peter et Robert.

J'étais pianiste (diplômée du Collège de musique Dominion), et encore toute jeune, j'allais jouer à des danses le samedi soir, ou à des réceptions de mariage, avec mon père, Eugène Gauthier, qui était violoniste. On nous payait \$5.00 pour la soirée. Mon premier emploi, à l'âge de 16 ans, était dans le rayon de musique Rae du magasin Poulin dans l'édifice Daly sur la rue Rideau. Je gagnais \$5.00 par semaine.

Plus tard, à Billings Bridge, j'accompagnais le chant pour les différents organismes paroissiaux dont j'étais membre: les Filles d'Isabelle, la Catholic Women's League, les Femmes Canadiennes-françaises. J'ai été présidente des Dames de Ste-Anne et de la Société du Rosaire Perpétuel, et Trésorière de la Tabernacle Society. J'ai joué l'orgue à l'église de 1950 à 1957.

Jack a été employé au service administratif du Ministère des Postes pendant 40 ans, de 1925 à 1965. Moi-même, j'ai commencé comme secrétaire à la Ferme Expérimentale, mais dès que je me suis mariée, j'ai dû démissionner, selon la politique du gouvernement dans

le temps. Plus tard, durant la guerre, j'ai retourné travailler pour le Ministère de la Défense Nationale.

* * *

EUGÈNE PHILIPPE (1918-)

Je suis né à Ramsayville, où mes parents, Joseph Philippe (1868-1932) et Rosanna Pilon (1881-1966) avaient une ferme. Ils eurent quatorze enfants: Oscar, Dénima, Omer, Edmond, Donat, René, Delphis, Eugène, Roland, Gracia et Aldéa. Les trois autres sont morts tout jeunes.

Ma femme est Rita Desjardins (1920-) de South Gloucester. Nous nous sommes mariés le 1er juillet 1941 dans l'église Our Lady of the Visitation. Les honoraires pour la cérémonie étaient un gros \$5.00. Rita est la fille de Thomas Desjardins et de Lorette Poulin.

Nous avons eu deux garçons, Marcel et Albert, nés à Ramsayville.

J'ai une soeur qui a actuellement 82 ans et un frère de 57, la plus vieille et le plus jeune de la famille.

Nous avons déménagé à Billings Bridge vers 1948. En 1960, j'ai ouvert un garage sur la rue Rockingham, et je m'en suis occupé jusqu'à 1980. Ensuite, mon fils Marcel a continué le commerce pour une période de trois ans, avant de le vendre.

* * *

ALBERT PLANTE (1911-1988)

Je suis né en 1911 à Casselman, Ontario, fils de Jean-Baptiste Plante (1873-1928) et Exilda Durivage (1879-1948). Mon père était né dans les comtés près de Montréal, et ma mère était de Ville-Marie. Ils eurent 9 enfants: Rémi, Dorina, Napoléon, Albert, Raoul, Emmanuel, Gérard, Ernest et Germaine, qui devint une religieuse de l'ordre du Sacré-Coeur de Jésus.

Mes parents étaient partis tout jeunes de Montréal pour s'établir à Casselman. Puis en 1920, ils avaient acheté la ferme ici à Billings Bridge d'un nommé Sherman, au montant de \$15,000. Toute la famille demeurait sur la ferme sauf Rémi durant son séjour au Collège St-Alexandre à Limbour.

Je me suis marié en 1932 à Irène Poirier (1910-1988), qui demeurait sur la rue Irving à Ottawa ouest. Le mariage a eu lieu le mardi à St-François d'Assise. Dans cette paroisse, les mariages avaient toujours lieu le lundi. Mais comme le contracteur Monette, qui avait bâti l'église, est mort le samedi et enterré le lundi, il nous aurait fallu se marier dans le sous-bassement. Alors on a préféré attendre au mardi. Après la cérémonie de 9 heures, la réception a eu lieu à la ferme. Ensuite le voyage de noces d'une semaine en auto avec la mère et le frère comme chauffeur. On avait visité toute la parenté à Montréal. C'était tout un voyage d'aller à Montréal dans ce temps-là.

Irène et moi avons eu cinq enfants: Lucien, Roger, Thérèse, Annette et Fernand.

Mes frères et moi avons mené la Laiterie Plante pendant de nombreuses années.

* * *

AGNÈS (LEDUC) RAYMOND (1903-1996)

Je suis née à Ottawa Sud, dans la paroisse St-Thomas-d'Aquin, la fille de Hormidas Leduc (1865-1923) et de Éloïse Labelle (1869-1943). Hormidas était natif de Deux-Montagnes, Québec, le fils de Maxime Leduc (1838-1915) et de Délina Desjardins (1845-1915). Éloïse était originaire de Orléans, Ontario. Ils se sont mariés le 11 août 1890. Ils ont d'abord loué une maison sur l'avenue Hopewell près de l'avenue Bronson, et plus tard ont acheté une propriété au 67 Hopewell, plus près de la rue Bank. Mon père était employé de la ville d'Ottawa.

Hormidas et Éloïse eurent dix enfants, sept garçons, Arpha, Lorenzo, Victor, Alfred, Patrick, Eugène, Arthur, et trois filles, Bertha, Alice et Agnès.

Mon frère aîné, Arpha, à demeuré dans le village même, sur le côté sud de la rue Elm. Son épouse, Rémina Fleury, était la soeur de

Alma et Malvina Fleury, épouses de deux frères, Maxime Henri et Léon Henry. Arpha était contracteur dans les travaux de ciment.

J'ai travaillé comme opératrice pour la compagnie Bell Téléphone. En 1928 je me suis mariée à Joseph Raymond (1903-1973), originaire de la paroisse Ste-Famille d'Ottawa Est. Il était le fils de François Raymond et de Hélène Larose, et un de cinq enfants: Donat, Paul, René, Aline et Joseph. François avait une boucherie, Main Meat Market sur la rue Main au nord de l'avenue Hawthorne. Quand il s'est retiré, Joseph a pris charge du magasin.

Pendant plus de vingt ans, de 1942 à 1964, nous avons vécu dans la maison de l'avenue Hopewell où avait demeuré mes parents. Joseph et moi avons eu deux filles: Monique et Suzanne.

* * *

ALEXINA (SABOURIN) SABOURIN (1906-)

Mon père était Edmond Sabourin (1886-1916), né à Gloucester, et ma mère était Délina Lecuyer (1884-1956), née à Bowesville. Ils eurent quatre enfants: Alexina, Roméo, Adélarde et Irène. La famille demeurait sur le chemin Limebank.

Je suis allée à la petite école tout près de Manotick.

Je me suis mariée à Ernest Sabourin (1898-1983) en 1927 dans l'église Our Lady of the Visitation à South Gloucester. Son père était Francis Xavier «Frank» Sabourin (1853-1942) et sa mère Helen Maher (1868-1929). Ils eurent dix enfants: Ellen, John, Victoria, Frank, Louis, Philomène, Eugène, Joseph, Ernest et Agnès. Ils avaient une ferme sur le chemin Heron, pas loin du chemin Metcalfe. La ferme s'étendait du chemin Heron jusqu'à l'avenue actuelle Erié, dans le secteur qu'on appelle maintenant Alta Vista. L'avenue actuelle Collins débouchait sur la ferme. Ils avaient plusieurs chevaux.

En premier, Ernest et moi avons demeuré dans une maison à Hogs Back, près de la carrière Brûlé. Nous avons déménagé au village même en 1929 et avons vécu dans différentes maisons, mais surtout sur la rue Hill, en face de la rue Beverley.

C'est en 1942 que nous avons décidé de nous construire une maison sur une partie du terrain de la ferme Sabourin. La compagnie

où Ernest travaillait devait démolir une maison à Carp, et il est allé au *boss* et put se procurer tout le bois, qui était difficile à avoir durant la guerre. Le bois était aussi bon que du neuf, et c'a fait une maison bien solide. Après ses journées de dix heures à l'ouvrage, Ernest était encore à bâtir jusqu'à minuit, et le lendemain matin il fallait être à l'ouvrage pour 7 heures.

Ernest a travaillé à la carrière d' Edouard Brûlé à Hogs Back pendant 23 ans. Quand il a laissé, il a travaillé pour la compagnie de construction de routes Dibblee.

Nous avons eu 4 enfants: Madeleine, Gabrielle, Léonard et Marguerite. Ils ont tous fréquenté l'école St-Thomas-d'Aquin.

* * *

LEO SABOURIN (1912-1980)

Mon père, Philippe Joseph Sabourin (1887-1962), était natif du canton de Gloucester, un des dix enfants de Léon et Victoria (Turgeon) Sabourin. La famille Sabourin était une des plus anciennes de la région. Léon est décédé assez jeune à la suite d'un accident de calèche. Victoria était une sage-femme fort respectée dans le village de Billings Bridge. Un grand nombre des enfants sous ses soins ont portés les noms de sa famille.

Philippe passa sa jeunesse à Billings Bridge. Après l'école paroissiale, il est allé à l'Académie de Lasalle. Il était enfant de chœur à St-Thomas dans le temps des Pères Myrand et Chartrand. À cette période il a pensé sérieusement à la prêtrise, mais il a change d'idée. Son mariage à Cora Watson Barton (1889-1956) fut béni par le père Chartrand.

Cora était la fille de Anthony et Elizabeth (Featherstone) Barton. Une de neuf enfants, elle est née à North Bay, Ontario. Sa mère est née en Angleterre, tandis que son père, fils d'un capitaine de navire britannique, est né à Hong Kong et élevé en Angleterre.

Philippe et Cora donnèrent naissance à huit enfants, dont cinq filles et trois garçons: Victoria, Leo, Wesley, Patricia, Shirley, Maurice, Phoebe et Marjorie. La dernière est décédée en bas âge.

La famille vivait sur la rue Bell à Ottawa quand je suis né en 1912. La même année, on a déménagé à Billings Bridge dans une maison que mon père a achetée sur la rue Beverley, près du chemin Metcalfe, derrière le site actuel de Glebe Electric.

J'ai demeuré avec mes parents jusqu'à la guerre, quand je me suis marié. Durant mon absence au service militaire, mon épouse, Theresa Skelly, est restée à Eastview pour un bout de temps, puis elle a déménagé en haut dans la maison de mes parents. Ensuite nous avons acheté notre propre maison ici dans la paroisse. Nous avons eu quatre enfants: Carol, David, Allen et Scott.

Un jour que je peignais la maison, un homme du District Fédéral (maintenant la CCN) arrive pour me dire que ce n'était pas la peine de finir parce le voie ferrée devait passer à travers ma propriété et on allait démolir ma maison. Je me suis informé et de fait, il fallait partir. Toutefois j'ai été bien compensé et la maison a été transportée un demi mille plus loin, toujours sur le chemin Metcalfe, où je demeure actuellement. Il y avait deux autres maisons qui ont dû être déplacées, une sur chemin Albion, l'autre sur la rue Bank.

Pendant la deuxième guerre, j'étais dans la force aérienne. Après, j'ai été employé comme pompier pour le secteur Alta Vista.

* * *

MARIE-ANNE (GAREAU) TAILLON (1904-)

Je suis la fille de Paul-Émile Gareau de Montréal et de Anaïs Gagnon de l'Île-aux-Coudes. Paul-Émile et Anaïs eurent treize enfants: Lorenzo, Louis, Charles, Gérard, Lucienne, Jeanne, Marie-Flore, Marie-Anne et Alphée. Les autres sont morts très jeunes.

Je demeurais à L'Annonciation (Qué.), quand en 1925 je me suis mariée à Omer Taillon (1891-1961), natif de Curran, (Ont.) Ensuite on s'est établi à Casselman.

La famille, incluant Hermine, la mère de Omer, est arrivée dans la paroisse en 1948. On a demeuré dans la maison de brique sur le chemin Metcalfe, juste à la croisée du chemin de fer du Canadien Pacifique. Cette maison avait été occupée par la famille Greenberg.

Peut-être la paroissienne la plus âgée de St-Thomas d Aquin, ma belle-mère, Mme Hermine Taillon (née Payan), est décédée en 1954 à l'âge de 100 ans et 9 mois. Le journal *Le Droit* fit paraître un article à l'occasion de son 100e anniversaire, et elle reçut plusieurs cartes et télégrammes de félicitations, entre autres, du Gouverneur Général du Canada. Elle naquit en 1854 à Saint-Jacques-le-Mineur (Qué.). Son père était cuisinier pour le compte de l'armée de Papineau à Napierville.

À l'âge de 31 ans, en 1885, Hermine épousa Johnny Taillon (1857-1935), de Curran, Ontario, un veuf qui avait deux filles. Le mariage eut lieu dans l'église de Saint-Albert. Après un nombre d'années au Michigan, le couple revinrent s'établir à Casselman. Ils ont eu un garçon, Omer.

Omer et moi avons eu sept enfants: Fernand, Jeanne, Roger, Jacqueline, Monique, Cécile et Rachel. Omer était employé comme comptable par la compagnie de transport Taggart Services, d'abord à Casselman, et plus tard, à Ottawa. Quand Omer est décédé en 1961, j'ai déménagé à un appartement sur la rue Rockingham.

*** **

RÉPARTITION DES INTERVIEWS

BERTHIAUME, Rémi:	120, 125, 151, 191, 197
BRÛLÉ, Agnes:	108, 166, 197
BRÛLÉ, Edgar:	24, 82, 105, 130, 182, 185, 199
BRÛLÉ, Edouard:	39, 63, 109, 154, 199
BRÛLÉ, Ernest:	33, 58, 66, 80, 97, 118, 123, 143, 158, 160, 163, 181, 190, 200
BRÛLÉ, Jeanne:	50, 108, 201
CHARRON, Jeanne:	31, 78, 84, 140, 202
CURRIE, Mary:	81, 119, 146, 202
GAGNON, Aimé:	35, 61, 69, 89, 102, 119, 124, 150, 161 165, 181, 190, 203
GAUTHIER, Antoinette:	30, 47, 204
HENRI, Léo:	25, 45, 65, 78, 84, 86, 89, 93, 97, 98, 103, 107, 118, 134, 160, 177, 187, 194, 204
HENRI, Ovila:	32, 57, 88, 129, 167, 180, 189, 207
HENRY, Edmond:	39, 63, 100, 104, 113, 124, 154, 207
HENRY, Lucille:	36, 62, 69, 85, 128, 151, 165, 190, 195 208
LAVIGNE, Donat:	40, 64, 74, 89, 120, 155, 159, 167, 182, 190, 195, 209
LECOMPTE, Oswald:	31, 51, 68, 79, 85, 89, 95, 99, 104, 107, 118, 142, 179, 195, 210
LEMIRE, Edouard:	96, 150 211
LEMOINE, Ella :	30, 49, 108, 140, 178, 212
LeROUX, Edgar:	33, 59, 77, 148, 159, 164, 171, 186, 193, 213
PELOT, Éliane:	26, 49, 67, 84, 103, 123, 127, 138, 160, 169, 189, 193, 215
PHILIPPE, Eugène:	68, 97, 119, 149, 165, 217
PLANTE, Albert:	31, 50, 67, 122, 141, 178, 217
RAYMOND, Agnès:	40, 62, 196, 218
SABOURIN, Alexina:	37, 62, 92, 104, 106, 120, 151, 166, 182, 219
SABOURIN, Leo:	57, 68, 79, 85, 110, 133, 167, 180, 220
TAILLON, Marie-Anne:	38, 85, 153, 221

LES RÉDACTEURS

Natifs de Billings Bridge, deux des huit enfants de Wm John Pelot et de Éliane Gauthier, **Gérard et Bernard Pelot** étaient de la troisième génération à résider dans le village. De leur propre vécu ou grâce aux anecdotes de leurs parents et leurs grand-parents, ils ont bien connus les coins du village et les gens qui ont si généreusement contribué leurs souvenirs du passé.

Gérard Pelot a fait ses études classiques au Collège Saint-Alexandre de Gatineau, est diplômé de l'Université Laval, et est membre de l'Institut des comptables agréés de l'Ontario. Il a fait carrière à la Société Radio-Canada comme gestionnaire au siège social. Il a été le directeur-fondateur d'un service de distribution de livres et brochures aux églises de la région pendant vingt-cinq ans, et le président du conseil d'administration de L'Arche Ottawa, une des communauté du réseau international fondé par Jean Vanier pour les personnes affectées d'une déficience de développement.



Bernard Pelot est diplômé du Collège Canadien de Police et de l'Université Carleton. Sergent d'état-major de la Gendarmerie Royale du Canada, en 1967 le gouvernement lui décerna la Médaille du Centenaire du Canada pour service méritoire à la nation. Il entreprit une deuxième carrière comme gestionnaire au Ministère des affaires indiennes et du nord canadien. Il fut membre du conseil du canton de Russell pendant cinq ans, dont deux comme préfet. Il est l'auteur d'un livre sur la Gendarmerie Royale et un livret sur les droits autochtones.

